

Le Riche, Mlle
L'hermite de la Sierra-Morena

LERICHE

L'HERMITE
DE
LA SIERRA-MORENA,

MÉLODRAME,

EN TROIS ACTES, A GRAND SPECTACLE,

Par Mademoiselle L. R***,

Auteur de *Caroline et Storm*, ou *Frédéric digne du trône*,

Musique de M. QUAISAIN, Ballets de M. RICHARD, Pensionnaire de l'Académie Impériale de Musique,

Représenté pour les premières fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 5, 7, 8, 9, 11, 12, 14, 15, 16, 18, 19 *et* 20 *Avril* 1806.

A PARIS;

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DOM CARLOS, Comte de la Véga, Seigneur d'Hennarès.	M. St Clair.
DOM ALPHONSE, Comte d'Axillos, *refugié au village d'Hennarès; sous le nom de* GUSMAN.	M. Vigneaux.
DOM SANCHE d'AXILLOS, *cousin de D. Alphonse, caché sous un habit d'Hermite, au village de S. Estevan, de l'autre côté de la Montagne.*	M. Joigny.
DONA ALBERTINA, épouse de D. Carlos, et *Fille de D. Sanche.*	Mlle. Hugens.
DONA JULIANNA, épouse de D. Alphonse.	Mlle. Lesvesque
HENRI, } Enfans de D. Alphonse et de D. Julianna, âgés de 8 à 10 ans	la petite Millot.
ANGÉLA, }	la petite Céleste.
DIÉGO, Intendant de D. Carlos.	M. Defresne.
LAURA, Camériste, ou femme de chambre de la Comtesse.	Mme. Laporte
UN ALCADE.	M. Stokleit.
ALONZO, ancien Domestique de D. Alphonse, l'un des Jardiniers du château.	M. Dumont.
PÉRÈS, Domestique de D. Carlos.	M. Raffile.
PÉDRINO, Concierge.	M. Révol.
Un Paysan.	M. Millot.

Un Domestique. — Un Greffier. — Gardes du Château. — Alguasils. — Domestiques du Château. — Habitans, Habitantes du village d'Hennarès.

La scène est au Château d'Hennarès, situé dans les Montagnes de la Sierra Morena.

AVIS.

A la représentation de ce Mélodrame, le premier acte se termine à la fin de la scène 18, et l'on supprime entièrement les scènes suivantes 19 et 20.

L'on supprime aussi tout ce qui a rapport à la Boite trouvée par les enfans, et à leur enlèvement par Diégo.

A la dernière scène de la pièce, D. Alphonse s'empare du Poignard de D. Carlos, au lieu de son épée.

L'HERMITE

DE

LA SIERRA MORENA (*).

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un site agréable et champêtre. Le côté droit de l'acteur est garni d'arbres qui indiquent un parc où est censé être une avenue qui conduit au château. A gauche, vers le troisième plan, on voit une chaumière délâbrée dont la porte s'ouvre sur le théâtre. Au fond, on voit en perspective une branche de montagnes de la Sierra-Morena, *au bas delaquelle coule une petite rivière; en avant de la scène, du côté du parc, est un banc de gazon.*

SCÈNE PREMIERE.

D. SANCHE,

En habit d'hermite, avec une longue barbe, se promène sur la scène; il va, vient, de l'air d'un homme tourmenté de la plus violente inquiétude, il s'approche de la chaumière, s'en écarte avec un geste d'horreur, et dit:

C'est là... c'est donc-là... grand Dieu!.. et Mathias ne vient pas... Je ne puis plus commander à mon impatience; il ne fallait rien moins que l'inquiétude où son retard me jette, pour m'arracher à la profonde solitude à laquelle je me suis condamné... Malheureux dom Sanche! quand tu voulus perdre Alphonse, ton plus proche parent, ton cousin germain, l'aîné de ta famille, dans la vue de t'emparer de ses biens et de son titre; quand tu voulus le faire passer pour un traître, un conspirateur, lui supposer une intelligence secrète avec Charles d'Autriche, et le projet de lui livrer ta patrie, qu'il fallut appuyer cette supposition par des preuves: l'or, ce métal corrupteur, eût bientôt applani toutes les difficultés; et quand je veux réparer mes torts, ou du moins adoucir les maux que j'ai causés, je le prodigue en vain, les obstacles semblent se multiplier... Enseveli depuis six ans dans une retraite obscure, oublié du monde entier, séparé de ma fille, que je n'ai pas vue depuis sa plus tendre enfance, je n'ai qu'un vœu, qu'un désir, celui de retrouver Alphonse, et je ne puis y parvenir! Mathias, seul confident

(*). *La* Sierra Morena, *chaîne de montagnes arides qui sépare la Castille nouvelle de l'Andalousie.*

du secret de ma retraite, et témoin des tourmens dont je suis la proie, a mis tout en œuvre pour seconder mes vues. Il croit enfin avoir découvert l'asile où se cache cette infortunée victime de mon ambition; il m'en donne avis par une lettre qui, pendant quelques instans, avait calmé l'excès de mes douleurs, mais la prolongation de son absence, fait couler dans mes veines un poison qui me dévore... que le remords est pesant... je ne puis plus porter cet accablant fardeau... Mathias qui seul peut en alléger le poids, Mathias ne vient point. Se serait-il trompé? me suis-je trompé moi-même? voyons, relisons sa lettre.

Il lit. « Monseigneur, je puis enfin vous annoncer que » je crois avoir découvert la retraite du Seigneur Alphonse, » un habitant d'Aresco, avec lequel je me suis rencontré » dans une auberge du bourg d'Ernesca, m'a parlé d'un » étranger qui, depuis deux ans, s'est établi au village » d'Hennarès, où, sous le nom de Gusman, il habite une » chaumière, située au pied de la montagne; ce que cet » homme m'a dit de cet étranger, de son air noble, de » la pureté de son langage; le nom de Julianna que porte son » épouse; un fils âgé de dix ans; une fille de huit, qui » composent toute sa famille, l'attachement extraordinaire » d'un nommé Alonzo, arrivé avec elle, et qui la fait subsis- » ter par son travail: toutes ces circonstances réunies, ne » me laissent presqu'aucun doute que ce prétendu Gusman » ne soit le Seigneur Alphonse lui-même.

» Je vais terminer promptement les affaires dont votre » excellence m'a chargé, et dans deux jours au plus tard, » je suis a Hennarès. J'irai d'abord au château, pour prendre » de plus amples informations, et si je suis assez heureux » pour voir changer mes soupçons en certitudes, je me » rendrai près de vous, sans perdre un instant, puisse ma » présence remettre le calme dans votre âme, et vous donner « une nouvelle preuve du zèle et du profond respet de votre » etc, MATHIAS.

P. S. » Je fais porter cette lettre, par une personne sûre, » à votre pourvoyeur qui vous la remettra ».

Je ne me suis point trompé, Mathias devrit être de retour depuis deux jours. Que penser de ce retard?.. insensé... je vais, je viens, sans savoir où porter mes pas, comme si mon agitation pouvait hâter sa marche... J'entends du bruit.

En ce moment, Diégo et Pedrino sortent de la chaumière, ils s'arrêtent quelque tems au fond du théâtre, et paraissent en contestation. Au bruit qu'ils font en sortant de la chaumière, D. Sanche se retourne, il se recule d'un air effrayé, et dit:

Ciel, que vois-je?.. Alvar... non, je ne m'abuse point, c'est lui-même. *il se couvre le visage avec son capuchon.* ô dieux, Alvar en ces lieux! fuyons, évitons sa présence. *il entre dans le bois par le côté opposé.*

SCÈNE II.

DIEGO, PEDRINO.

Aussi-tôt que D. Sanche est entré dans le bois, Diégo et Pédrino s'avancent sur la scène.

PÉDRINO.

Non, te dis-je, je ne conçois rien à cette obstination. Pourquoi chasser ces pauvres gens de leur demeure ? ils sont si malheureux qu'ils ne trouveront peut-être pas à se loger ailleurs.

DIÉGO.

Tant mieux, c'est ce que je demande.

PÉDRINO.

Explique-moi du moins les raisons qui te portent à les persécuter ainsi.

DIEGO.

Les raisons ! et tu ne les a pas encore devinées ? Depuis trois mois que tu es au château où à ma recommandation, le seigneur dom Carlos t'a donné la place de concierge...

PEDRINO.

Oui, tu as su te faire la meilleure part et garder pour toi celle d'intendant.

DIEGO.

En serais tu jaloux ? rends-toi justice mon ami. La place d'intendant exige des talens que tu n'as pas. Tu dois être content de ton lot, mais revenons à notre question. Depuis que tu es au château, tu n'as pas reconnu les gens qui habitent cette chaumière ?

PEDRINO.

Non, ma foi, et comment voulais tu que je les reconnussent ? Je viens bien rarement de ce côté, eux ne viennent jamais au château. Tout le monde en dit du bien. Ce sont les amis d'Alonzo qui lui-même est un brave homme, voila tout ce que j'en sais.

DIEGO.

Eh bien, moi, je vais t'en apprendre d'avantage. Ce Gusman, cette Julianna, ne sont autres que le comte et la comtesse d'Axillos.

PEDRINO, *avec effroi.*

Oh ! mon Dieu !.. serait-il possible !

DIEGO.

Oui, mon ami.

PEDRINO, *se rassurant.*

Eh bien, après tout, qu'avons nous a craindre?

DIEGO.

C'est toi qui me fait cette demande ? As tu donc oublié la part que nous avons eu à la condamnation de dom Alphonse ?

PEDRINO.

Non, mais dans toute cette affaire, nous n'avons été que les agens du seigneur dom Sanche, qui nous a fait transcrire cette fameuse correspondance qui a entraîné la condamnation du seigneur Alphonse.

DIEGO.

Et toute cette correspondance était fausse.

PEDRINO.

Je le sais bien, et sans cela, et si nous n'avions pas contrefait l'écriture du seigneur Alphonse, où serait le crime ?

DIEGO.

Sans doute. Aussi ce n'est pas le passé qui m'inquiète, c'est le présent.

PEDRINO.

En effet, si dom Alphonse allait te reconnaître ?

DIEGO.

Il ne m'a jamais vu, et je n'ai figuré dans la correspondance que sous le nom d'Alvar. Cependant cette rencontre, la singularité du hasard qui rend le seigneur dom Carlos propriétaire de cette terre ; qui lui fait épouser la fille du seigneur dom Sanche. . . .

PEDRINO.

Oui... et qui va se trouver sous les yeux des plus mortels ennemis de son père.

DIEGO.

Elle ne les connait pas; enfermée dans un couvent dès son plus bas âge, elle ne connait pas même son père. En s'exilant du monde, il a laissé à la comtesse de Vascosa sa belle sœur, les pouvoirs les plus étendus pour gerer les biens de sa fille jusqu'à sa majorité, et même celui de la marier, quand et comme elle le jugerait à propos.

PEDRINO.

En ce cas, dom Sanche n'a pas envie de reparaître et peut-être est-il mort.

DIEGO.

Plut au ciel! . . . mais malheureusement, je ne suis que trop ertain de son existence.

PEDRINO.

En vérité, Diégo, tu es un homme inexplicable ; pour le plaisir de te tourmenter, tu vas démasquer des gens qui se cachent, et déterrer des morts... Diable, aussi voilà ce que c'est, si dom Alphonse avait subi son jugement, nous serions maintenant à l'abri de toute inquiétude.

DIEGO.

Que veux tu, ce n'est pas notre faute, nous avons fait tout ce qui dépendait de nous. Mais le roi qui aimait réellement dom Alphonse, n'a pas voulu qu'il périt. Il a commué la peine de mort en un banissement perpétuel, et lui a même

laissé la liberté de se retirer où il voudrait, pourvu qu'il se tienne toujours au moins à trente lieues de Madrid. Ce banissement, la disparition de dom Sanche. Le nom de Diégo que j'ai pris en entrant au service de dom Carlos, semblaient assurer ma tranquillité. Mais la rencontre imprévue d'Alphonse en ces lieux. . . .

PEDRINO.

Diable! je comprends à présent; il est bien important de l'éloigner. Mais, s'il s'obstinait à rester,

DIEGO.

Tant-pis pour lui, car j'ai un moyen infaillible de le perdre.

PEDRINO.

Comment?

DIEGO.

Ecoutes, avant-hier à huit heures du soir, un homme se présente au château, demande à parler à l'intendant, on me l'amène, il m'aborde avec franchise, me dit qu'il se nomme Mathias, qu'il est envoyé par le seigneur dom Sanche pour prendre des informations sur la famille du seigneur Alphonse, qu'on lui a dit s'être réfugiée dans ce village, sous le nom de Gusman; qu'il a des choses de la dernière importance à lui communiquer. A l'instant même, je vois tout le danger que nous courons par les révélations qu'il peut faire. Je prends mon parti sur-le-champ, et sous prétexte de le conduire chez Gusman, je l'entraîne au bois d'Aresco, où je l'ai mis hors d'état de nous nuire.

PEDRINO.

Malheureux! tu l'as tué?

DIEGO.

Je devais ce sacrifice à notre sûreté commune; j'avais pris des précautions pour que les soupçons ne pussent tomber que sur des voleurs; mais si dom Alphonse trouve les moyens de rester ici malgré moi. (*en faisant un geste menaçant du côté de la chaumière.*) Qu'il tremble.

PEDRINO.

Quoi! tu oserais l'accuser?. . . .

DIEGO.

Ce sera ma dernière ressource.

PEDRINO.

Mais il faut des preuves, des témoins.

DIEGO.

J'ai compté sur toi.

PEDRINO.

Sur moi!

DIEGO.

Oui, tu diras que revenant au château avant hier, à l'entrée de la nuit, tu as vu Gusman sortir du bois, qu'il avait l'air troublé comme un homme qui vient de faire un mauvais coup.

PEDRINO.

Par ma foi, Diégo, celui-là est trop fort : contrefaire des écritures, encore passe, c'est un talent; mais un faux témoignage de cette importance !. . .

DIEGO.

Des scrupules !... tu me fais pitié. Allons, allons, viens au château; aussi bien j'apperçois Pérés qui s'avance; il nous cherche peut-être : viens, j'ai encore à ton service quelques pièces d'or, qui ranimeront ton courage, et banniront tes scrupules.

SCENE III.

DIEGO, PEDRINO, PÉRÈS.

PERES.

A quoi vous amusez-vous donc, monsieur l'intendant, on n'a qu'un cri après vous au château. Chacun s'occupe des préparatifs de la fête; et vous, qui devez tout ordonner, tout prévoir, vous êtes là à vous promener comme si de rien n'était... Heim... (*il fait un geste d'impatience*). Le tailleur vous attend avec des habits pour les garçons jardiniers, des couturières, des marchandes de modes, avec tout plein de prétintailles pour les jeunes filles.

DIEGO.

Eh bien ! est-ce que cela me regarde ?

PERES.

Ah ! ah ! il est bon là ; vous feriez un beau bruit si quelqu'un osait s'approprier quelque chose sans votre permission ; et puis, ne tenez-vous pas la bourse ?... Et vous, M. le concierge, n'est-ce pas à vous à préparer des appartemens pour la compagnie qu'on attend ce soir.

DIEGO.

Tu fais bien le raisonneur ; de quoi te mêles-tu ?

PERES.

De vous apprendre votre devoir, puisque vous ne le savez pas.

DIEGO.

Tu ferais bien mieux de remplir le tien... Rentrons Pédrino ; laissons-là cet insolent ; son audace n'aura qu'un tems. (*Diègo et Pedrino sortent*).

SCÈNE IV.

PERES *seul, contrefaisant Diègo.*

Laissons-là cet insolent ; son audace n'aura qu'un tems... Mon Dieu ! ne dirait-on pas... Voilà pourtant la belle espèce dont Mademoiselle Laura s'est coeffée... Eh ! pourquoi ? parce qu'il est riche... Mais qui sait comment, et par quel moyen il a fait fortune ? Un honnête homme dans notre état

(car enfin il est domestique comme moi) il n'y a entre nous que la différence des appointemens ; un honnête homme, dis-je, qui se borne à des profits légitimes ne peut jamais devenir bien riche.

SCÈNE V.

DOM SANCHE, PÉRÈS.

D. Sanche qui, vers le milieu du monologue, a paru sur le théâtre et s'est insensiblement approché de Pérès, lui frappe sur l'épaule, Pérès tressaille, se recule et s'écrie.

PERES.

Ah, mon Dieu, ah, mon Dieu !.. quelle peur vous m'avez faite... Quoi c'est vous, seigneur hermite ? Eh ! qui vous amène dans nos cantons, vous qui ne vous éloignez jamais de votre hermitage, et qui vous renfermez comme un loup, dès que vous appercevez une figure humaine. Je vous assure que je ne vous attendais pas là : mais cela n'est pas bien à vous d'effrayer ainsi les gens qui ne vous font rien, qui ne vous disent rien : non, non, cela n'est pas bien.

D. SANCHE.

Remettez-vous, mon ami, mon intention n'était pas de vous effrayer.

PERES.

Cela se peut ; mais le mal qu'on fait sans intention n'en est pas moins un mal. Eh bien, voyons, que me voulez-vous ?

D. SANCHE.

Un mot.

PERES.

Oh ! je vous en dirai quatre ; je ne suis pas chiche de mes paroles.

D. SANCHE.

Connaissez-vous deux hommes qui étaient ici, il n'y a qu'un instant?

PERES.

Et qui sont encore dans l'avenue ?

D. SANCHE, *regardant dans l'avenue.*

Oui, ceux-là mêmes.

PERES.

Pardine, si je les connais, c'est Diégo l'intendant, et Pédrino, le concierge.

D. SANCHE.

Diégo, dites-vous? ce n'est pas là son nom.

PERES.

Ah ! ça, vous saurez peut-être mieux que moi les noms des habitans du château; moi qui suis domestique du seigneur D. Carlos ; moi, qui les voit tous les jours.

D. SANCHE.

Oui, je les sais mieux que vous, celui que vous appellez Diégo, se nomme Alvar.

PERES.

Taisez-vous donc.

D. SANCHE.

Oui, vous dis-je, il se nomme Alvar, Alvar, entendez-vous ? Alvar, ne l'oubliez pas.

PERES.

Eh bien, Alvar, tant que vous voudrez; qu'est-ce que cela me fait à moi ? Alvar, Diégo, ou Diégo, Alvar. Eh mais, cela se peut bien; tous les jours on a deux noms.

D. SANCHE.

Dites-moi ?

PERES.

Encore ! vous voulez, à ce qui me semble, savoir bien des choses.

D. SANCHE.

Connaissez-vous l'homme qui habite cette chaumière ?

PERES.

Gusman, oui, je le connais; il n'a qu'un nom, celui-là.

D. SANCHE.

Peut-être.

PERES.

Vous avez raison, on pourrait l'appeller encore le brave, l'honnête, le vertueux Gusman.

D. SANCHE.

Je vois que vous le connaissez bien.

PERES.

J'ai déjà fait ici plusieurs petis voyages avec mon maître. Eh bien, quand j'ai quelques momens de loisir, au lieu d'aller jouer à la boule ou au bâtoir, je viens les passer auprès de lui.

D. SANCHE, *à part.*

Quelle heureuse rencontre! Je pourrai, par le moyen de cet homme. . .

(*Une voix dans la coulisse*).

Perès, Perès.

PERES.

J'y vais. Pardon, seigneur hermite, on m'appelle. (*Il sort précipitamment*).

SCENE VI.

D. SANCHE *seul.*

Quel contre-tems! Cet homme parait honnête, j'allais lui confier... Il semble que tout s'oppose à mes vœux. Quelle différence, Alphonse, entre ton sort et le mien (je t'ai ravi les biens, l'honneur et la faveur du prince. Fort de

tes vertus et de ton innocence, tu supportas avec résignation tous ces revers accablans. Tu jouis, au sein de la misère et de l'abandon, de l'estime de toi-même. Et moi, D. Sanche, moi, ton persécuteur, comblé d'honneurs et de richesses, je n'ai pu goûter un instant de repos. J'ai traîné des jours remplis de trouble et d'amertume; le cri trop tardif de ma conscience, en m'inspirant pour moi une secrete horreur, m'a forcé de me soustraire aux regards de mes semblables... J'ai fui les hommes, mais hélas, je n'ai pu me fuir moi-même; je n'ai pu échapper au tourment d'une consciènce bourelée qui, sans cesse me reproche mon crime... Mais l'infortuné Mathias; qu'est-il devenu? La rencôntre d'Alvar en ces lieux me donne les plus violens soupçons... Alvar, intendant de D. Charlos! c'est à l'aide, sans doute, de son changement de nom, qu'il s'est introduit dans cette maison; et si c'est à lui que Mathias s'est adressé, je n'en doute plus, il l'aura sacrifié à sa sûreté... J'entends du bruit... La porte de cette chaumière s'ouvre... Eloignons-nous, et tâchons de trouver un lieu d'où je puisse tout observer, sans être découvert. (*Il entre dans le parc*)

SCÈNE VII.

D. ALPHONSE, JULIANNA.

Alphonse sort de la chaumière, il marche sur théâtre, comme un homme au désespoir. Julianna le suit avec inquiétude, et lui dit:

JULIANNA.

Où vas-tu, mon ami?

D. ALPHONSE, *la repoussant.*

Laisse-moi.

JULIANNA.

Alphonse, écoutes.moi.

D. ALPHONSE.

Laisse-moi; par pitié, laisse-moi seul.

JULIANNA.

Que je te quitte, que je t'abandonne à toi-même en cet état, as-tu pu le penser?

D. ALPHONSE, *se radoucissant et la regardant tendrement.*

Infortunée Julianna!.. sous quel auspice funeste s'est allumé pour nous le flambeau de l'hymen?

JULIANNA.

Eh! depuis quand, mon ami, cet hymen qui fait tout mon bonheur, te cause-t-il des regrets.

D. ALPHONSE.

Tu le vois, le sort qui me poursuit, ne se lassera jamais. Cette chétive demeure plus propre à servir de retraite a de vils animaux qu'à loger des êtres raisonnables, va m'être

encore enlevée. Grand Dieu! que devient ta justice, quand tu permets que l'innocent soit ainsi persécuté ?

JULIANNA.

Mon ami, qu'est devenu ce noble courage, cette sublime résignation qui t'ont soutenu jusqu'à ce jour ?

D. ALPHONSE.

Ils m'ont abandonné ; il est inutile de vouloir lutter plus long-tems contre ma cruelle destinée. Il n'est plus pour nous d'espérance.

JULIANNA.

Eh quoi! le sombre désespoir se serait-il emparé de ton cœur ?

D. ALPHONSE.

Oui, c'en est fait, nous devons mourir, proscrits, chassés des domaines de nos pères, par l'injustice d'un parent barbare, chaque année, chaque jour amené pour nous de nouvelles douleurs.

JULIANNA.

Tu veux mourir, Alphonse! je n'ai plus le pouvoir de te faire chérir la vie ; mais nos enfans!.

D. ALPHONSE.

A quoi leur sert un père déshonoré, incapable de fournir à leurs premiers besoins ? un père qui ne doit le soutien de leur existence et de la sienne, qu'à la bienfaisance d'un serviteur fidèle, qui, pour nous faire subsister, s'épuise et nous consacre tous les fruits de son travail.

JULIANNA.

Peut-être le ciel nous donnera-t il un jour les moyens de nous acquitter envers lui. J'ai l'espoir que nos malheurs auront un terme...

D. ALPHONSE.

Le seul que nous puissions raisonnablement envisager, c'est la mort ; mais en l'attendant, que deviendrons-nous ? Nous voilà sans asile.

JULIANNA.

Qui sait si nous ne pourrions pas le conserver.

D. ALPHONSE.

Le conserver! peux tu douter des intentions de cet intendant farouche qui vient de nous signifier l'ordre de le quitter sur-le-champ. N'as tu pas vu briller dans ses regards une joie féroce, il paraissait prendre un secret plaisir à nous plonger dans le dernier excès du malheur.

JULIANNA.

Mon ami, la douleur t'égare et te rend injuste ? Quel motif pourrait engager cet homme à nous tourmenter ? Il exécute les ordres de son maître, et ne sait pas, par la manière de les transmettre, en adoucir l'amertume... Mais, pourquoi ne verrions-nous pas Dom Carlos ? Il est jeune,

on le dit sensible et généreux, si nous tentions de parvenir auprès de lui!

D. ALPHONSE.

Y pensez-vous, Julianna? moi, j'irais implorer la pitié d'un jeune homme! la tête du comte d'Axillos pourrait se courber devant un égal? Non, non, jamais; c'est bien assez de me voir précipité du faîte de la prospérité dans l'abîme de l'infortune! Et c'est un parent que j'avais comblé de bienfaits à qui je dois tous mes malheurs.

JULIANNA.

Oublions à jamais ce serpent cruel.

D. ALPHONSE.

L'oublier! cet effort est au-dessus de moi... Je puis lui pardonner de s'être enrichi de nos dépouilles, mais je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir noirci dans l'esprit du roi, par une infâme calomnie, et de m'avoir fait perdre l'estime et l'amitié de ce monarque.

SCÈNE VIII.

Les Précédens. HENRI, ANGÉLA.

Les deux enfans sortent de la Chaumière, et viennent en courant se jetter dans les bras de leurs parens qui les embrassent.

HENRI.

Maman, vous êtes bien long-tems, vous aviez promis de venir nous donner à déjeûner.

Julianna fixe D. Alphonse et pousse un soupir douloureux, Alphonse lui fait un signe. Elle entre dans la chaumière, elle en sort aussi-tôt, et donne à chacun de ses enfans un petit morceau de pain.

HENRI, *d'un air mécontent.*

Il n'y en a guère.

JULIANNA, *douloureusement.*

Je ne puis pas vous en donner davantage.

ANGÉLA, *donnant son morceau de pain à son frère.*

Tiens, prends le mien.

HENRI.

Et toi?

ANGÉLA.

Je n'ai pas faim.

HENRI.

Tu n'as pas faim? c'est drole; tu avais si bon appétit tout-à-l'heure.

ANGÉLA.

Je n'en ai plus.

JULIANNA.

Pourquoi donc, ma fille, serait-ce un caprice?

ANGÉLA.

Oh! non maman, mais, je vois bien?..

JULIANNA.

Quoi, que voyez-vous ?

ANGÉLA.

Vous n'avez pas soupé hier au soir, ni mon papa non plus. *En se jettant dans les bras de sa mère.* Ah! maman.

JULIANNA, *pressant sa fille contre son sein.*

Alphonse, mon cœur se brise.

HENRI, *se précipitant aussi dans les bras de son père.*

Je n'ai plus faim non plus.

D. ALPHONSE, *après avoir embrassé ses deux enfans, leur dit :*

Mes enfans, la première vertu de votre âge est l'obéissance, je vous ordonne de garder le morceau de pain qu'on vous a donné. Ne soyez pas en peine de nous, la providence ne nous abandonnera pas... Allez déjeûner sous ces arbres, promenez-vous, si vous voulez, dans l'avenue, mais ne vous éloignez pas trop.

Les enfans s'éloignent lentement, et retournent de tems en tems la tête, pour voir leur père et leur mère.

SCÈNE IX.

D. ALPHONSE, JULIANNA.

JULIANNA.

Quelle scène, cher Alphonse, je ne puis me remettre encore de la douloureuse émotion qu'elle ma causée.

D. ALPHONSE.

Elle m'a fait autant de mal qu'à toi... Infortunés enfans !.. Et je pourrais pardonner au monstre qui les a réduits à cette extrémité... *Il se cache pendant un moment le visage dans ses deux mains, comme un homme accablé, puis revenant à lui, il dit :* Alonzo ne vient pas... Depuis deux jours il n'a point paru... Que penser de cette absence ?

JULIANNA.

Il aura sans doute été retenu par des motifs bien puissans. L'arrivée de ses nouveaux maîtres lui aura occasionné un surcroit de travail qui ne lui aura pas laissé la liberté de s'occuper de nous.

D. ALPHONSE.

L'attachement d'Alonzo saura toujours surmonter tous les obstacles. Ce fidèle serviteur qu'un zèle infatigable rendit industrieux pour nous faire subsister ; ne se laissera pas maîtriser par les circonstances, au point de ne pouvoir plus nous continuer ses secours ; son absence tient à une autre cause, et lui seul est l'objet de mon inquiétude.

JULIANNA.

Eh bien ! mon ami, quand les enfans seront de retour, il faudra y envoyer Henri... Mais le voici qui s'avance dans l'avenue.

SCENE X.

JULIANNA, D. ALPHONSE, ALONZO.

ALONZO *entre sur la scène, portant un panier à son bras.*

D. ALPHONSE.

Tu viens bien à-propos, mon cher alonzo.

ALONZO.

Je le crois, les provisions doivent être épuisées.

D. ALPHONSE.

Elles le sont, en effet, mais ce n'est pas ce qui nous occupait le plus, je craignais qu'il ne te fût arrivé quelqu'accident.

ALONZO.

Non, Seigneur, le ciel ne voudra pas priver le pauvre Alonzo du bonheur de vous être utile. Mais le palfrenier est tombé malade, et il a plû au seigneur Diego, de m'envoyer conduire des relais à Monseigneur. Cela, vous pouvez le croire, m'a furieusement contrarié. J'espère cependant que cette courte absence ne vous aura pas fait souffrir.

JULIANNA.

Vous vous épuisez pour nous, cher Alonzo, et vous privez du nécessaire pour nous soulager.

ALONZO.

Ne suis-je pas trop heureux, madame, de pouvoir partager avec vous le pain de la misére, quand vous avez partagé avec moi celui de l'opulence?

D. ALPHONSE.

Ne pourrai-je pas aussi, par un travail assidu, contribuer avec vous au soutien de notre malheureuse existence.

ALONZO.

Vous, Seigneur, vos bras ne sont point habitués aux travaux pénibles, c'est bien assez pour vous de cultiver le jardin qui tient à cette chaumière.

D. ALPHONSE.

Et nous allons la quitter.

ALONZO.

Diégo vient de m'annoncer cette nouvelle; il veut, dit-il, la faire abattre, pour donner plus d'étendue à la vue. Mais je vous conseille, moi, de n'avoir auoune inquiètude sur ce point: il fait bien l'entendu, notre intendant; mais j'ai vu le seigneur D. Carlos, je puis vous assurer que c'est un aimable seigneur, Et madame la comtesse donc... ah, ah, c'est bien autre chose; d'abord, madame, après vous, c'est la plus belle femme de l'Espagne, mais ce n'est pas tout! c'est qu'elle est bonne... bonne, comme vous, madame. Elle m'a parlé... oui, madame, à moi, parlé: Alonzo, qu'elle m'a dit: quel est ton emploi?.. moi, madame la comtesse, mon emploi, est de faire tout ce qu'on me commande, mais je suis

particulièrement chargé du soin des arbustes étrangers et des fleurs. Tant mieux, qu'elle m'a dit, j'aime beaucoup les fleurs, et tu m'apporteras, tous les jours, un bouquet... Je n'y manquerai pas, madame la comtesse, et vous pourrez vous vanter que la princesse des Asturies ne sera pas aussi bien fleurie que votre excellence... Laissez donc, laissez-moi faire, tout cela s'arrangera... Mon Dieu, les grands, il n'y a que façon de les prendre, on en fait ce qu'on veut.

JULIANNA.

Et paraissent-ils bien unis, ont-ils l'air de s'aimer beaucoup?

ALONZO.

S'ils s'aiment? comme deux tourtereaux : et pardine, ça n'est pas bien étonnant, à peine y a-t-il quinze jours qu'ils sont mariés... Mais, vous n'avez pas déjeûné, sans doute?

D. ALPHONSE.

Non.

ALONZO.

Eh bien! le plus pressé est de faire usage des provisions que j'apporte, ensuite nous verrons le parti qu'il faudra prendre... Et les enfans, où sont-ils donc?

JULIANNA.

Ils sont allés faire un tour de promenade, ils ne tarderont pas à revenir.

ALONZO.

Eh bien, nous leur garderons leur part.

JULIANNA.

Ils ont déjà pris un léger à compte.

ALONZO.

En ce cas, ne perdons pas de tems, entrons. *Ils entrent tous dans la chaumière et en ferment la porte.*

Sur la fin de cette scène, D. Sanche paraît au fond du théâtre, il observe ce qui se passe, et paraît toujours prêt à rentrer dans le bois, au moindre mouvement; quand Alphonse, Julianna et Alonzo sont entrés dans la chaumière, il s'en approche avec précaution, l'examine avec attention, puis revenant sur le bord de la scène, il dit :

SCENE XI.

D. SANCHE, *seul.*

Les voilà donc, ces infortunés! combien ils doivent me haïr! de quelle horreur ne seraient-ils pas saisis, s'ils me savaient si près de leur demeure!.. je voudrais pourtant leur donner des secours... comment faire?.. à qui m'adresser?.. s'il était à cette chaumière quelque ouverture... sans doute, ces sortes d'habitations sont si mal closes... *il fait un pas vers la chaumière et revient.* Mais, non, ce moyen n'est pas praticable, on sortirait aussi-tôt, je n'aurais pas le tems de m'éloigner, et je serais découvert.

Vers le milieu de ce monologue, les enfans paraissent au fond du théâtre, ils expriment par une pantomime la surprise, la crainte et la curiosité. Ils paraissent vouloir s'approcher, et être retenus par la timidité naturelle à leur âge.

SCENE XII.

D. SANCHE, les deux ENFANS.

ANGÉLA, *dans l'eloignement,*

Mon frère, qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

HENRI.

Je n'en sais rien.

ANGELA.

Allons-nous en, j'ai peur.

HENRI.

De quoi as-tu peur? c'est peut-être l'hermite de St.-Estevan, dont Alonzo nous a parlé.

D. SANCHE, *appercevant les enfans.*

Qui sont ces enfans?... Ne serait-ce pas... la propreté qui règne sur leurs habits, l'air distingué qui perce à travers ces vêtemens grossiers, tout m'annonce. . . . .

ANGELA, *toujours dans l'éloignement.*

Il nous regarde, il parle tout seul, allons-nous en : *elle prend la main de son frère, et veut l'entrainer du côté de la chaumière, Henri la retient et dit.*

HENRI.

Attends donc; moi, je suis bien aise de voir un hermite.

D. SANCHE.

Approchez mes enfans. *Les enfans se reculent avec un air de crainte.*

D. SANCHE.

Approchez, vous dis-je, ne craignez rien, je ne veux vous faire aucun mal. *Les enfans s'approchent d'un air timide.*

HENRI.

Seigneur, c'est que. . . . .

D. SANCHE.

Eh bien, qu'est-ce?

ANGELA.

On nous attend chez nous.

HENRI.

Oui, on nous attend, nous ne pouvons pas nous arrêter.

D. SANCHE.

Je ne vous retiendrai pas long-tems, dites-moi seulement qui vous êtes, à qui vous appartenez.

HENRI

Nous sommes les enfans de Gusman.

D. SANCHE, *avec transport.*

Les enfans de Gusman! mon cœur me l'avait dit. Voilà donc un commencement de bonheur.

ANGELA.

Est-ce que vous connaissez notre papa ?

D. SANCHE, *à part.*

Si je le connais !... *haut* Non, je ne le connais pas, mais on m'a dit qu'il était malheureux.

HENRI, *avec attendrissement.*

Oh ! oui, bien malheureux.

D. SANCHE.

Pauvres enfans ! déjà sensibles au malheur de leur père !... Qu'ils sont intéressans. *Il les caresse, veut les embrasser, les enfans se reculent, il leur dit :* vous me craignez, vous avez tort.

ANGELA.

C'est que vous avez. . . . . .

HENRI.

Tenez seigneur hermite, c'est votre barbe, votre habit qui lui font peur, mais moi. . . . .

D. SANCHE.

C'est l'habit de mon état ; mais je n'en suis pas moins votre ami.

ANGELA.

Nous ne vous connaissons pas.

D. SANCHE, *tire une bourse de sa poche et la donne à Henri.*

Tenez voilà pour faire connaissance.

HENRI.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

D. SANCHE.

C'est de l'or.

HENRI.

Qu'est-ce qu'on fait avec de l'or ?

D. SANCHE.

Quelquefois un peu de bien, et souvent beaucoup de mal.

HENRI, *présentant la bourse à dom Sanche.*

Tenez bon hermite, gardez votre présent, nous ne voulons pas faire de mal.

D. SANCHE.

Vous n'en ferez pas, mes enfans, vous en ferez un bon usage, vous le donnerez à votre père.

ANGELA.

Ce n'est donc pas pour nous ?

D. SANCHE.

Non, c'est pour lui, pour adoucir ses peines, le tirer de la misère.

ANGELA, *avec transport.*

Le tirer de la misère !... Oh ! mon Dieu... mon papa, maman... Bon hermite.

D. SANCHE.

Mes enfans, n'ouvrez pas cette bourse, elle contient trois cents pièces d'or, prenez-garde d'en rien perdre.

HENRI.

Non non, nous ne l'ouvrirons pas, mais si mon papa nous demande qui nous a donné cet or ?

D. SANCHE.

Vous lui direz que c'est l'hermite de Saint-Estevan.

HENRI.

Ah ! c'est bon, il ira vous remercier.

D. SANCHE.

Qu'il s'en donne bien de garde, je ne reçois personne dans ma demeure, j'ai rompu pour jamais tout commerce avec les hommes. Et vous, soyez discrets, ne parlez à personne du don que je vous fais. Je vous le défends, entendez-vous.

ANGELA.

Oui seigneur.

HENRI.

Je vous promets que nous n'en dirons rien.

D. SANCHE.

Allez, il est tems de rejoindre vos parens. *Dom Sanche s'éloigne et s'avance du côté du parc.*

ANGELA.

Vous vous en allez sans nous dire adieu, *d'un air timide*, vous ne voulez plus nous embrasser.

D. SANCHE.

Vous n'avez donc plus peur de moi.

ANGELA.

Oh ! Non, non.

HENRI.

Peur de vous ! Ah ! bien au contraire.

D. Sanche ouvre les bras, les enfans s'y précipitent; il les embrasse l'un après l'autre; les tient un moment enlacés dans ses bras, les regarde avec attendrissement, lève les yeux au ciel et semble implorer pour eux la protection divine. Tableau. Enfin il se sépare des enfans qu'il semble quitter à regret, et rentre dans le parc, les enfans le suivent des yeux, et quand on ne le voit plus, ils courent au fond du théâtre, pour voir la route qu'il a prise.

SCENE XIII.

D. ALPHONSE, JULIANNA, les deux ENFANS, ALONZO.

JULIANNA, *sortant la première de la chaumière.*

Mes enfans ne reviennent pas, cette absence commence à m'inquiéter.

D. ALPHONSE.

Les voici, que regardent-ils donc avec tant d'attention ? *Il appelle* Henri. (*Henri et Angéla accourent avec précipitation et remettant la bourse entre les mains de son père, Henri lui dit*).

HENRI.

Tenez mon papa, c'est pour vous.

D. ALPHONSE, *prenant la bourse.*

Qu'est-ce que c'est que cela ?

HENRI.

C'est de l'or.

D. ALPHONSE, *ouvrant la bourse.*

Juste ciel, rien n'est plus vrai, *aux enfans.* Où avez-vous trouvé cette bourse ?

ANGELA.

Nous ne l'avons pas trouvée, c'est le bon hermite qui nous l'a donnée.

JULIANNA, *regardant Alphonse avec surprise et inquiétude.*

Mon ami, qu'est-ce que cela veut dire ?

D. ALPHONSE.

Je n'y conçois rien... Parlez Henri, je veux savoir absolument qui vous a donné cette bourse.

HENRI.

Mais mon papa, je vous le dis, c'est l'hermite.

D. ALPHONSE.

Cela ne se peut pas... jamais un hermite n'a possédé une telle somme.

ALONZO.

Pourquoi pas seigneur, il y a des hermites qui ne sont pas ce qu'il paraissent, et vous savez le proverbe, l'habit ne fait pas l'homme.

D. ALPHONSE.

Mais à quel propos ? *Aux enfans.* Où, quand, comment vous a-t-il donné cet or.

HENRI.

Ici même, tout à l'heure, il nous a dit; c'est pour votre père, pour le tirer de la misère.

JULIANNA.

Grand Dieu ! quel est donc ce mystère !

D. ALPHONSE.

Et qu'est-il devenu cet hermite ?

HENRI.

Il est entré dans le parc, par-là bas; nous l'avons suivi, mais nous ne l'avons plus vu.

D. ALPHONSE.

C'est donc cela qui vous occupait quand nous sommes sortis.

ANGELA.

Oui, mon papa, on dirait que c'est un esprit, car il a disparu tout d'un coup.

JULIANNA.

Un esprit ! vous ne croyez pas à ces fadaises ?

ANGELA.

Non, maman, mais il s'est en allé si vîte, que nous n'avons pas vu la route qu'il a prise.

D. ALPHONSE.

Il ne peut-être bien loin, vas, cours Alonzo, taches de le joindre. Dis lui....

ALONZO.

Comment voulez-vous seigneur, que je puisse l'atteindre? Il y a cent détours dans le parc; puis-je deviner de quel côté il a tourné ses pas?

ALPHONSE.

O ma chère Julianna! serions-nous découverts? Mais je n'accepterai pas cet or, je ne le garderai pas. . . .

ALONZO.

Vous ne l'accepterez pas, vous ne le garderez pas! Eh! bien moi, je l'accepte. Vous refusez un secours que la providence vous envoie dans le moment où il vous est le plus nécessaire. Permettez-moi de vous le dire, seigneur, c'est pousser un peu trop loin, la fierté espagnole.

D. ALPHONSE.

Alonzo!. . . . .

JULIANNA.

Alonzo a raison; rejetter les bienfaits de la providence, c'est s'en montrer indigne et se rendre coupable d'ingratitude, et puisque le ciel en soulageant notre misère, n'a pas voulu nous faire connaître la main dont il s'est servi, nous devons nous soumettre et ne pas chercher à pénétrer ce secret.

ALONZO.

Sans doute. Eh! que sait-on? C'est peut-être une restitution qu'on vous fait; et dans ces cas-là, on ne fait pas ses commissions soi-même. On aura chargé l'hermite. C'est tout simple.

D. ALPHONSE.

Allons, mes amis, je me rends à vos raisons, il est inutile maintenant d'importuner Dom Carlos par des sollicitations nous devons, au contraire, nous hâter de quitter cette demeure. Prends cet or, Alonzo, employe-le de la manière que tu croiras le plus convenable à nos intérêts.

ALONZO.

Vous ne savez pas ce que contient cette bourse, il faut le compter.

D. ALPHONSE, *vivement.*

Alonzo! compter avec toi!

ANGÉLA.

Il y a trois cents pièces d'or, l'hermite nous l'a dit:

D. ALPHONSE.

Prends, Alonzo, prends, et puisse le ciel me donner enfin les moyens de m'acquitter de tout ce que je te dois.,

ALONZO.

Ne parlez pas de cela, Seigneur, occupons-nous du soin de vous trouver une habitation. Il y a de l'autre côté du

parc, une petite maison à vendre, avec un jardin, et des terres suffisantes pour subvenir à l'entretien de votre famille. Je connais l'homme à qui elle appartient. Je sais qu'il est très-pressé de vendre, et je suis bien sûr, avec de de l'argent comptant, de le déterminer sur-le-champ.

D. ALPHONSE.

Vas donc, cher Alonzo, va conclure cette affaire. Je sais que je puis aveuglément m'en rapporter à ton attachement et à ton zèle. *Alonzo entre dans le parc.*

SCENE XIV.

ALPHONSE, JULIANNA, les ENFANS.

D. ALPHONSE.

Allons, ma chère Julianna, allons tout disposer pour quitter ces lieux. *On entend une simphonie*, une compagnie nombreuse s'avance dans l'avenue. Rentrons, allons rassembler nos effets, pour les transporter le plus-tôt possible dans une autre demeure. *Alphonse, Julianna et les enfans rentrent dans la chaumière, et en ferment la porte. A l'instant le Comte, la Comtesse entrent sur la scène. ils sont suivis par Diégo, plusieurs domestiques et quelques paysans et paysannes.*

SCÈNE XV.

LE COMTE, LA COMTESSE, DIÉGO. Suite.

LA COMTESSE.

Votre nouvelle acquisition, Seigneur, est charmante, je ne puis me lasser d'admirer tous les agrémens qu'elle renferme. Mais, malgré le plaisir que j'éprouve à parcourir ces beaux lieux, je commence à me sentir un peu fatiguée.

LE COMTE.

Eh bien, ma chère amie, reposez-vous un moment sur ces gazons, tandis que je vais examiner avec Diégo quelques changemens qu'il croit nécessaire. *Dona Albertina s'assied sur un banc de gazon, dom Carlos et Diégo se promènent sur le théâtre, et paraissent concerter ensemble quelques projets.*

LA COMTESSE *tirant son mouchoir, et s'essuyant le visage.*

La chaleur est excessive, je crois que la journée ne se passera pas sans orage. *Elle remet son mouchoir dans sa poche. Dom Carlos et Diégo reviennent sur le devant de la scène.*

DIÉGO.

Je compte aussi, Monseigneur, faire abattre cette chaumière.

LE COMTE.

Pourquoi l'abattre ?

DIÉGO.

Parce qu'elle masque la vue du joli village d'Aresco.

LE COMTE.

Personne apparemment ne l'habite ?

DIÉGO.

Pardonnez-moi, Monseigneur, des misérables que Dom Félix y logeait par charité.

LE COMTE.

Vous ne me croyez pas apparemment aussi charitable que Dom Félix ?

DIÉGO.

Monseigneur, je ne dis pas cela, mais...

LE COMTE.

Mais encore, ces gens ont-ils un autre asile !

DIÉGO.

Que m'importe ! pourvu que je procure une jouissance à mon maître.

LA COMTESSE *se lève, lance un regard sévère à Diégo, puis s'approchant de dom Carlos, elle lui dit:*

Eh ! quoi, mon ami, souffrirez-vous pour une vaine satisfaction qu'on vous prive du plaisir d'abriter le malheur!

LE COMTE.

Non, ma chère Albertina, non, je veux voir les habitans de cette chaumière, ou ils en resteront paisibles possesseurs, ou je saurai les en dédommager. *A Diégo.* Frappez à cette porte, voyez s'il y a quelqu'un. *Diégo témoigne beaucoup d'humeur de la bonté de ses maîtres, cependant il se détermine à leur obéir, il frappe à la porte.*

SCENE XVI.

Les Précédens. D. ALPHONSE.

D. ALPHONSE, *sortant de la chaumière, à Diégo.*

Que me voulez-vous ?

DIÉGO.

Monseigneur veut vous parler? *D. Alphonse s'avance vers D. Carlos.*

LE COMTE.

Mon intendant vient de me dire, que la destruction de cette chaumière, entre dans les plans qu'il a conçus pour l'embellissement de ma terre.

D. ALPHONSE.

Je le sais, Seigneur, Diégo m'a signifié ses intentions !

LE COMTE.

La mienne n'est pas d'aggraver vos malheurs, et je prétends que vous gardiez cet asile, jusqu'à ce que vous en ayez trouvé un autre.

D. ALPHONSE.

Je suis pénétré de vos bontés, Seigneur, mais je n'en

abuserai pas. En ce moment même, on traite pour moi, d'une habitation située de l'autre côté du parc. Aussi-tôt que cette affaire sera conclue, je m'y transporterai avec ma famille.

DIÉGO.

Je ne vois, de l'autre côté du parc, que la métairie de Xerisa ; mais elle n'est pas à donner, elle est à vendre.

D. ALPHONSE.

Je l'achette.

DIÉGO, *d'un air surpris.*

Vous, Gusman? Il me semble que la misère qui vous environne ne vous permet pas de faire une telle acquisition.

LA COMTESSE, *lançant un regard sévère sur Diègo, lui dit :*

Vos réflexions, Diégo, sont aussi malhonnêtes que déplacées. *A dom Alphonse.* Je suis charmé, Gusman, que votre infortune ne soit pas aussi complette qu'on me l'avait dit :

D. ALPHONSE.

Elle était extrême ce matin, Signora, mais la providence, par un coup inattendu, vient d'en adoucir l'excès.

LE COMTE.

En ce cas, Diégo pourra suivre son projet, toutefois sans vous gêner pour le moment du déplacement que vous ferez à votre aise.

D. ALPHONSE.

Je vous suis obligé, Seigneur, je ferai en sorte de ne pas vous priver long-tems d'un point de vue agréable. *Il rentre dans la Chaumière.*

DIÉGO, *à part.*

Je ne reviens pas de ma surprise, mais sans rechercher la cause de cet événement, songeons à en profiter pour l'exécution de mes projets. *Pendant cet a parté de Diègo, le comte à l'air occupé à suivre Alphonse de vue, la comtesse parait enfoncée dans ses réflexions, puis revenant à elle ; elle dit à Diègo.*

LA COMTESSE.

Rentrez, Diègo, *à part.* La présence de cet homme me fatigue? *Diègo rentre dans le parc, en faisant des gestes menaçans du côté de la chamière.*

LA COMTESSE, *à sa suite.*

Allez, mes enfans, retournez au château, nous ne tarderons pas à nous y rendre.

(*Tout le monde rentre dans le parc*).

SCENE XVII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Avez-vous remarqué, seigneur, la physionomie de ce Gusman? je l'observais, tandis que vous lui parliez, et je trouve qu'il a dans sa figure, dans ses manières, et dans son

langage, quelque chose de noble qui annonce qu'il n'est pas né pour la condition où il se trouve.

LE COMTE.

En effet, il ne se présente et ne s'exprime pas comme un paysan.

LA COMTESSE.

Il ne l'est pas, j'en suis sûre.

LE COMTE.

Helas! c'est peut-être une victime, que l'injustice ou la trahison aura précipité dans le malheur.

LA COMTESSE, *avec vivacité.*

Il faut le voir, cher D. Carlos, il faut l'interroger, il faut employer tout votre crédit pour lui rendre la place qu'il doit occuper dans la société.

LE COMTE.

Ce mouvement, ma chère Albertina, est digne de votre belle âme; mais le désir d'obliger ne doit pas nous rendre indiscrets. Cet homme peut avoir des raisons pour se cacher, il faut respecter les secrets du malheur.

LA COMTESSE.

Ne croyez pas qu'une vaine curiosité. . .

LE COMTE.

Je ne vous en soupçonne pas... Avec le tems peut-être, nous obtiendrons sa confiance. Alors, s'il confirme l'opinion qu'il vient de nous donner, je vous promets de n'épargner ni soins ni démarches pour mettre un terme à ses infortunes. Mais... qui ramène Diégo si promptement; on croirait qu'il a quelque chose de sinistre à nous apprendre.

SCENE XVIII.

Les précédens, DIÈGO, *accompagné de plusieurs paysans.*

DIEGO, *entrant sur la scène avec précipitation, il s'écrie.*

Ah mon Dieu!.. quel évènement!

LE COMTE.

Qu'avez-vous, Diégo, qu'est-il donc arrivé?

DIEGO.

Ah! Monseigneur... j'en suis encore tout tremblant.

LE COMTE.

Mais de quoi s'agit-il; expliquez-vous?

DIEGO.

Cela fait frémir... Je ne puis vous dire.

LA COMTESSE.

Songez-vous, Diégo, qu'avec toutes ces exclamations, ces réticences, vous abusez de la patience du seigneur D. Carlos, et vous me faites à moi-même un mal inexprimable. Parlez, je vous l'ordonne.

DIEGO.

Eh bien, madame, apprenez donc qu'on vient de trouver dans le bois d'Aresco, un homme percé de coups.

LE COMTE.

Un homme assassiné !

LA COMTESSE.

Juste ciel!

LE COMTE.

Et sait-on quel est cet homme ?

DIEGO.

Ces paysans viennent de le transporter au château ; personne ne le connait.

LE COMTE.

Respire-t-il encore?

DIEGO.

Non, Monseigneur, il est mort.

LE COMTE.

Qui peut avoir commis cet assassinat ?

DIÉGO.

Monseigneur, on n'en sait rien. Mais cet homme qu'on a trouvé totalement dépouillé, et celui-ci (*montrant la chaumière*) sortant tout-à-coup du sein de la misère...

LE COMTE.

Comment !... auriez-vous quelques soupçons ?

LA COMTESSE, *vivement.*

Qui ?.. Gusman, un assassin ! Non, cela n'est pas possible... Rentrons au château, seigneur, venez donner vos ordres pour qu'on fasse toutes les perquisitions nécessaires avant d'accuser personne... Grand Dieu ! faut-il que mon arrivée en ces lieux soit signalée par un crime !

Sur la fin de cette scène, les enfans sortent avec précaution de la chaumière, ils se glissent mystérieusement au fond du théâtre, et observent ce qui se passe Quand les acteurs qui occupaient la scène, sont rentrés, les enfans s'avancent sur le devant du théâtre.

SCÈNE XIX.

ANGELA, HENRI, et ensuite DIEGO, PEDRINO, et deux Paysans.

ANGELA.

Mon frére, qu'elle est belle la signora, comme elle est brillante ; mais elle a l'air fâchée.

HENRI.

C'est peut-être à cause de notre maison qu'on veut faire abattre ; mais nous en aurons une autre.

Pendant que Henri parle, Angéla a les yeux fixes à terre du côte du banc de gazon où la comtesse s'est assise, et paraît regarder quelque chose avec attention, puis tout-à-coup s'élançant vers l'objet qu'elle apperçoit, elle ramasse une boite et dit à son frère :

ANGELA.

Tiens, regardes, Henri, ce que je viens de trouver.

HENRI.

Ah, mon Dieu! c'est une boîte, elle est superbe.

ANGELA.

Ouvres-la

HENRI.

Je n'ose pas.

ANGELA.

Donnes-la moi.

HENRI.

Non, non, tu pourrais la casser; je la garde.

ANGELA.

Tu la gardes, elle n'est pas à toi.

HENRI.

Je le sais bien, mais je la remettrai à mon papa.

ANGELA.

Pourquoi la remettre à mon papa? elle n'est pas à lui non plus.

HENRI.

Non, mais il la gardera mieux que nous, il s'informera qui l'a perdue, et la rendra à qui elle appartient.

ANGELA.

Tu as raison; eh bien, allons la lui porter.

Pendant ce dialogue, Diègo et Pèdrino entrent sur la scène. En appercevant les deux enfans, Diègo fait signe à deux paysans qui le suivent de rester au fond du théâtre, et de ne pas faire de bruit. Il s'avance mystérieusement auprès des enfans; l'éclat de la boite frappe sa vue, il fait signe à Pèdrino et lui fait remarquer la boite. Au moment où les enfans se disposent à rentrer, Diégo les arrête. Il arrache la boite des mains de Henri.

DIEGO, *à Henri d'un ton brusque.*

D'où vous vient ce bijou? (*Il fait signe aux paysans de s'approcher*).

HENRI.

Nous venons de le trouver.

DIÉGO, *d'un ton ironique.*

Vous l'avez trouvé, sans doute, dans la même cachette où votre père a trouvé de l'or. (*aux paysans*) Qu'en pensez-vous, mes amis? Je crois qu'il serait à propos de nous emparer de ces petits misérables.

PEDRINO.

Ce serait un moyen sûr de pénétrer le mystère de cette fortune subite.

DIEGO, *prenant les deux enfans par la main.*

Allons, allons, petits voleurs, il faut nous suivre.

HENRI.

Nous ne sommes pas des voleurs; par grâce, laissez-nous rentrer chez nous.

DIEGO.

Oui, oui, rentrer; nous allons vous loger dans la prison du château.

(*Les enfans tombent à genoux, ils pleurent*).

HENRI.

Ah, mon Dieu! dans la prison du château.

DIEGO *aux paysans.*

Emmenez-les.

Les paysans s'emparent des enfans qui se débattent et poussent des cris. En ce moment, Julianna sort de la chaumière, et voyant ses enfans entre les mains des paysans elle s'élance vers eux, en s'écriant :

SCENE XX.

Les Précédens, JULIANNA, et ensuite ALPHONSE.

JULIANNA.

Arrêtez, arrêtez, mes enfans; rendez-moi mes enfans. *Elle s'efforce de les arracher des mains des paysans; elle appelle :* Gusman, Gusman.

Alphonse parait, il veut aller au secours de ses enfans, Diègo et Pèdrino l'arrêtent; Julianna se joint à lui, elle chancelle, il la soutient dans ses bras : les paysans emportent les enfans, Tableau.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une partie des jardins du château, disposée pour la fête. A gauche, est une estrade où doivent se placer D. Carlos et son épouse, pour recevoir l'hommage de leurs Vassaux.

SCÉNE PREMIÈRE.

LAURA, PERES.

LAURA, *sans faire attention à Pérès.*

Voilà un joli début pour un jour de fête : tout est en rumeur dans le château. Cet événement ne pouvait arriver plus mal-à-propos.

PERES.

Qu'est-ce que vous dites donc là toute seule, Mademoiselle Laura?

LAURA.

Ah! c'est toi, Pérès?

PERES.

Oui, c'est moi; me sera-t-il permis de vous parler à présent?

LAURA.

Qui t'en empêche?

PERES.

Dame, c'est que depuis que le seigneur Diégo vous fait sa

cour, on n'ose plus vous approcher ; on vous trouve toujours ensemble, et dans l'instant vous étiez encore avec lui.

LAURA.

Et tu crois qu'il m'entretenait de galanterie ? tu es bien dans l'erreur. Il me parlait de cet homme qu'on a trouvé assassiné dans le bois d'Aresco.

PERES.

Joli sujet de conversation. Mais à-propos de cela, ce pays-ci n'est donc pas sûr ? Il y a donc des voleurs ?

LAURA.

Ce ne sont point des voleurs, au moins de profession. Diégo assure que c'est Gusman, et Alonzo, l'un des jardiniers du château.

PERES.

Je parie que c'est une calomnie.

LAURA.

Oserais-tu bien répondre pour eux ?

PERES.

Oui, dà, j'en répondrais ; Je le connais, moi, Gusman, je l'ai déjà vu plusieurs fois, et depuis que je suis dans ce village, je n'ai pas rencontré une âme qui ne m'en ait dit du bien ; et Alonzo, le jardinier, assure que c'est le plus honnête homme du monde.

LAURA.

Qu'est-ce que cela prouve ?

PERES.

Cela prouve que des honnêtes gens ne sont pas des asssassins.

LAURA.

Oui, mais souvent la misère fait faire bien des choses. Comment se fait-il que ces gens qui étaient si pauvres, soient devenus riches tout-à-coup ?

PERES.

Comment riches ?

LAURA.

Ils viennent d'acheter une jolie métairie qu'Alonzo a payé en belles pièces d'or : où ont-ils pris cet argent ?

PERES.

Je n'en sais rien, on leur a donné peut-être.

LAURA.

Tais-toi donc, Pérès, tu déraisonnes ; on ira donner une somme semblable à des misérables qui les trois quarts du tems n'ont pas de pain.

PERES.

Eh bien ! à présent, je suis sûr qu'ils n'en manqueront plus.

LAURA.

Non. La justice aura soin de leur fournir celui qui leur convient.

PERES.

Ah ça, Mademoiselle Laura, savez-vous bien que vous commencez à m'échauffer la bile ; je n'aime pas qu'on blasphème les honnêtes gens, et s'il y a ici un vaurien, un fripon, un misérable, c'est votre Diégo

LAURA.

Mon Diégo ?

PERES.

Oui... Oui, votre Diégo ; je sais bien ce que je dis : vous croyez qu'on ne voit pas clair.

LAURA.

Et que vois-tu donc ?

PERES.

Pardine, ce qui n'est pas difficile à voir ; ce qui saute aux yeux de tout le monde ; que vous êtes une ingrate, une infidelè, une perfide, une. . .

LAURA.

Acheves donc ; ta litanie commencait si bien.

PERES.

Une intéressée. . .

LAURA.

Intéressée ?

PERES.

Sans doute, vous n'aimez pas plus Diégo que le grand turc ; et c'est par intérêt que vous me quittez pour lui.

LAURA.

Ecoutes donc, mon pauvre Pérès.

PERES.

Pauvre Pérès, oui, voilà mon tort.

LAURA.

Il n'est pas défendu de songer à sa fortune. Tu es un bon garçon, je le sais.

PERES.

Vous me faites bien de la grâce.

LAURA.

Mais tu n'as rien.

PERES.

J'ai de l'honneur.

LAURA.

C'est quelque chose, Mais cela ne suffit pas en ménage. Diégo est riche, il possède une fortune qu'il a su amasser par ses économies.

PÉRÉS.

Oui, ses économies ; on sait bien ce que c'est que les économies d'un intendant.

LAURA.

Et puis, monseigneur va lui donner la régie de cette terre ; tu sens bien que ce poste ajoutera beaucoup à ses avantages.

Mais sois tranquille, Pérès, je te veux du bien ; et quand je serai la femme du seigneur régisseur, je te tirerai de ton état de domesticité, et te donnerai une place dans la régie.

PERES.

Une place dans la régie ! je n'en veux pas ; j'aimerais mieux être valet d'écurie de monseigneur, que dans la dépendance d'un Diégo... Adieu, madame la régisseuse. (*Il sort*).

SCENE II.

LAURA *seul.*

Pauvre Pérès ! il crève de jalousie, dans le fait, je sens que mon cœur lui donne la préférence. . . Mais aussi être la femme d'un domestique, ou celle d'un régisseur, c'est bien différent. . . d'ailleurs, quoiqu'en dise Pérès, Diégo est un honnête homme, et je ne puis pas être malheureuse avec lui.

SCENE III.

D. SANCHE, LAURA.

LAURA, *appercevant D. Sanche qui parait au fond du Théâtre.*

Qu'est-ce que c'est que cette figure ? (*Elle l'examine avec attention*) Je crois que c'est un hermite. . . Ah. . . voilà déjà le commencement des importuns.
(*D. Sanche regarde de tous côtés, sans faire attention à Laura*).

LAURA, *à D. Sanche.*

Que demandez-vous, père hermite ?

D. SANCHE.

Je demande. . .

LAURA.

La charité, sans doute. A peine sommes-nous arrivés... nous allons être assaillis de tous les mendians du canton.

D. SANCHE.

Vous vous trompez ; je n'ai jamais demandé l'aumône.

LAURA.

Que demandez-vous donc ?

D. SANCHE.

Je vous l'aurais déjà dit, si vous ne m'aviez pas si brusquement coupé la parole.

LAURA.

C'était pour avoir plutôt fait ; car je voudrais déjà vous voir bien loin.

D. SANCHE.

Par quelle raison ?

LAURA.

Par la raison que je n'aime pas les gens de votre robe.

Et si vous voulez que je vous le dise, c'est que votre air ne me plait pas du tout.

D. SANCHE.

Cela peut être : mais malgré la répugnance que je vous inspire, pouvez-vous me dire s'il est vrai qu'un nommé Gusman qui demeure dans ce village soit accusé. . . . .

LAURA.

Qu'est-cé que cela vous fait ? Est-ce que vous le connaissez Gusman ?

D. SANCHE.

Oui, je le connais.

LAURA.

Vous avez là une jolie connaissance. Eh bien, ce Gusman et un misérable, un scélérat qui sera pendu.

D. SANCHE.

Qu'osez-vous dire, malheureuse ?

LAURA.

Le compliment est honnête ; je vois bien que vous ne savez pas à qui vous parlez, Apprenez que je suis la première camériste de madame la comtesse.

D. SANCHE, *avec ironie.*

Pardon. J'ignorais ce qu'on doit de respect à cette éminente qualité.

LAURA.

Je crois qu'il se moque encore de moi. . . Si vous ne me devez pas de respect, vous en devez, je pense, à madame la comtesse, qui est d'une des plus grandes maisons de l'Espagne ; fille du seigneur D. Sanche d'Axillos. *D. Sanche tressaille, et parait hors de lui* (*Laura, sans y faire attention, continue*) Une des premières dames de la cour ; et les femmes qui lui sont attachées ne sont pas des malheureuses. . . Il ne vous convient pas de venir m'insulter.

D. SANCHE.

Je n'insulte personne ; c'est vous-même qui outragez un homme que vous ne connaissez pas ; un homme que vous devez respecter.

LAURA.

Respecter, qui ? Gusman ? Ah ! ah ! ah!. . voilà en effet un homme bien respectable. Allez, père hermite, vous étes fou. Tenez, croyez-moi, retournez dans votre célulle, et laissez-nous jouir en paix de la fête qui se prépare.

D. SANCHE.

C'est donc ici que doit se célébrer cette fête ?

LAURA.

Sans doute ici. . , C'est ici que tout le village va s'assembler ; croyez-moi vous y feriez une sotte figure.

D. SANCHE.

Je n'ai pas, je vous assure, envie de m'y présenter ; mais

dites à votre maître qu'on le trompe ; qu'il a dans sa maison un homme dont il doit se défier ; qu'il ne précipite rien, et qu'il prenne bien garde à la manière dont il agira avec Gusman.

LAURA.

Tout de bon. . . Mais tenez, le voici qui vient avec madame la comtesse, vous pouvez lui donner vous-même vos avis.

(*Aussi-tôt que Laura annonce l'arrivée du comte et de la comtesse, D. Sanche disparaît*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, LAURA, *qui en se retournant ne trouve plus D. Sanche ; elle reste immobile d'étonnement. Le Comte et la Comtesse en entrant sur la Scène, s'arrêtent un moment à considérer l'immobilité de Laura.*

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc Laura ? vous paraissez pétrifiée.

LAURA.

Je le suis en effet, madame, je ne reviens pas de ma surprise.

LE COMTE.

Et quelle en est la cause ?

LAURA.

Monseigneur, là, dans l'instant même, j'étais avec un homme, il a disparu comme un éclair.

LA COMTESSE.

N'est-ce que cela ?

LAURA.

Mais, madame, c'est que ce n'est pas un homm c n n e un autre.

LE COMTE.

Qu'a-t-il donc d'extraordinaire ?

LAURA.

Monseigneur, c'est un hermite ; qui a une figure. . . Ah ! une figure sinistre.

LE COMTE.

Que vient-il faire ici cet hermite ?

LAURA.

Monseigneur, il ne me l'a pas dit.

LA COMTESSE.

Comment ! il ne vous a pas parlé.

LAURA.

Pardonnez-moi, madame,

LE COMTE.

Que vous a-t-il dit ?

LAURA.

D'abord des injures, ensuite des choses plus ridicules les

unes que les autres. Que je dois respecter Gusman *le comte et la comtesse témoignent de la surprise.* Oui, monseigneur, moi, respecter Gusman, ce sont ses propres termes. Ensuite il m'a dit, mais d'un ton de prophète. « Dites à votre maître » qu'on le trompe, qu'il a dans sa maison un homme dont il » doit se méfier, et qu'il prenne bien garde à la manière dont » il agira envers Gusman ».

LE COMTE.

Eh! pourquoi cet homme, ne s'adresse t-il pas à moi?

LAURA.

Monseigneur, c'est ce que je lui disais; mais dans l'instant où j'ai annoncé votre arrivée, et celle de madame la comtesse, il s'est éclipsé si subitement qu'en me retournant, je n'ai plus trouvé personne.

LE COMTE.

Je ne sais, mais cette apparition extraordinaire, ces avis détournés, cette fuite soudaine me donnent d'étranges soupçons!. . Allez Laura, dites à mes gens qu'on se disperse, qu'on fasse une perquisition exacte dans tous les bosquets, en un mot, qu'on cherche cet hermite, et qu'on me l'amène.

LAURA.

Oui, monseigneur, *en s'en allant.* Maudit hermite! vas, je vais te faire chasser comme un lièvre. *Elle sort.*

SCENE V.

LE COMTE et LA COMTESSE.

(*La Comtesse paraît absorbée dans ses réflexions.*)

LE COMTE.

Vous m'affligez, ma chère Albertina, un évènement malheureux, je l'avoue, vient troubler la sérénité de cette journée, mais doit-il vous absorber au point d'obscurcir toutes vos qualités aimables, et vous empêcher de vous livrer au plaisir de recevoir l'hommage que nos vassaux s'empressent à vous rendre?

LA COMTESSE.

Ah! mon ami! que ce moment est mal choisi, pour donner une fête!

LE COMTE.

Personne ne pouvait prévoir ce qui vient d'arriver, la pluspart même des habitans ignorent encore cet accident funeste. Depuis long-tems, ils se préparent à vous recevoir; ils ont négligé leurs travaux; ils ont fait des efforts peut-être au-dessus de leurs moyens, pour donner à cette fête, plus de pompe et d'éclat. Irez vous les contrister par un refus.

LA COMTESSE.

Non, je sens qu'il n'est pas possible de m'opposer au vœu général; mais n'exigez-pas, mon ami, que je me livre à la joie, tandis que mon cœur est dévoré d'amertume.

LE COMTE.

Je ne vous conçois pas Albertina. Si vous êtes sensible à cet excès, à des maux qui vous sont étrangers. Que serait-ce donc si vous en éprouviez qui vous fussent personnels ?

LA COMTESSE.

Eh ! bien, Carlos, vous le dirai-je ? Tout ce qui se passe ici, me paraît avoir des relations intimes avec moi.

LE COMTE.

Albertina ! Je vous croyais plus raisonnable.

LA COMTESSE.

Taxez-moi d'exagération, de folie même, j'y consens ; mais ce Gusman qu'on accuse d'un crime, ce Gusman, que je prendrais pour modèle, si je voulais peindre la vertu, sa vue a réveillé dans mon cœur des souvenirs bien douloureux.

LE COMTE.

Comment ! que voulez-vous dire ?

LA COMTESSE.

Oui, la profonde obscurité qui couvre la destinée de mon père, cette source intarissable de chagrins et d'inquiétudes, s'est renouvellée avec une force qui m'accable... Hélas ! peut-être aussi est-il en proie au malheur.

LE COMTE.

Rien ne peut vous le faire supposer, dom Sanche en se dérobant au monde, à sa famille, à ses amis, a pris soin d'emporter une partie de sa fortune, et de se ménager un sort agréable en quelque lieu qu'il ait jugé à propos de se retirer.

LA COMTESSE.

Enfin, tout ce qui m'environne aujourd'hui, semble fait pour m'allarmer, jusqu'à cet hermite que je n'ai pas vu, qui vous fait donner des avis que vous dédaignez. Cet hermite aussi me trouble, m'inquiète et m'inspire un sentiment que je ne puis définir.

LE COMTE.

Vous vous laissez égarer, ma chère amie, par la bonté de votre ame, je ne puis rien décider sur Gusman, les plus fortes présomptions sont contre lui ; quand à l'hermite, je ne vous cache pas qu'il m'est fort suspect. On rencontre en tous lieux ces gens, qui sous un extérieur recommandable, abusant de la crédulité du peuple, vont par tout semer la terreur, la discorde et le mensonge. Un homme, animé d'un zèle pur, s'adresse directement à celui qui peut et doit profiter de ses avis, et ne les transmet pas par la bouche d'une suivante.

LA COMTESSE.

L'hermite vous est suspect, Gusman vous paraît coupable. Eh ! bien, mon ami, je n'ai plus qu'une prière à vous faire,

c'est de ne rien précipiter, d'interroger vous même ce malheureux Gusman, avant de le livrer à la justice.

LE COMTE.

Je vous le promets.

SCÈNE VI.

Les précédens, PERES.

PERÈS.

Monseigneur, tous les habitans sont assemblés, on n'attend plus que vos ordres.

LE COMTE.

Faites entrer, et dites à Diégo, qu'il vienne me parler aprés la fête.

PERÈS.

Oui, monseigneur. (*Il sort*).

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Allons, ma chère amie, bannissez des souvenirs affligeans, laissez reprendre à vos traits cette douce sérénité qui vous sied si bien, ne portez pas cet air abattu dans une fête dont vous êtes l'objet et le principal ornement. Ne préjugeons rien d'avance, peut-être cet orage se dissipera, et verrons-nous renaître le calme, plutôt que nous ne pensons.

La comtesse regarde dom Carlos, et lui fait un sourire agréable; il lui présente la main pour la conduire sur l'estrade. Une musique brillante se fait entendre.

SCÈNE VIII.

Les habitans paraissent en ordre. Ils sont précédés des gardes du château, gardes chasse, messiers armés; viennent ensuite les habitans, ayant à leur tête l'alcade et son greffier Ils font le tour du théâtre, en passant devant le comte et la comtesse, ils mettent tous un genou en terre, en signe de foi et hommage. Les femmes de la comtesse et les domestiques suivent le cortège: l'alcadé, son greffier et les femmes se placent sur les degrés inférieurs de l'estrade, en observant que personne ne se mette devant le comte et la comtesse; les gardes se retirent dans le fond du théâtre le ballet commence, il doit être composé de danses à l'espagnol, entremêlées du jeu des castagnettes et des tambours de basques A la fin du ballet, on apporte une corbeille remplie de bouquets, les jeunes filles en prennent chacune un, et vont le présenter à la comtesse: le comte et la comtesse descendent de l'estrade.

SCENE IX.

Les Précédens. JULIANNA.

JULIANNA, *entrant sur la scène d'un air éperdu, et s'adressant au Comte.*

Pardonnez, Seigneur, si je viens mêler des pleurs aux

ransports de joie que votre présence fait éclater en ces lieux. Mais une mère, une épouse, au désespoir se serait-elle trop flattée, en espérant ne pas implorer en vain votre justice.

LE COMTE.

Je la dois à tout le monde, et si, comme je me plais à le croire encore, vous avez droit à ma protection, vous y pouvez compter.

JULIANNA.

Ordonnez donc, Seigneur, qu'on me rende mes enfans, qu'un barbare a impitoyablement arraché de mes bras. Daignez m'apprendre pour quelle raison mon époux vient d'être arreté, et traîné par des sbires, comme un vil criminel. Ah! si vous connaissiez l'homme qu'on traite avec cette indignité! . . .

LE COMTE.

Est-ce vous, Seigneur Alcade, qui avez ordonné l'arrestation des enfans.

L'ALCADE.

Non, Monseigneur.

LA COMTESSE.

Qui donc a eu l'audace de se permettre cette violence?

JULIANNA.

Madame, c'est votre intendant.

L'ALCADE.

C'est lui aussi, Monseigneur, qui m'est venu porter plainte contre Gusman et Alonzo.

LE COMTE.

Quoi! sans mon ordre.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Seigneur, prenez y garde, cet homme, me parait aujourd'hui, se mêler de bien des choses. *A Julianna.* Tranquilisez-vous, bonne Julianna, je prends vos enfans sous ma garde, et je vais à l'instant les faire remettre entre mes mains.

JULIANNA.

Ah! madame, puisse le ciel, pour votre récompense, vous accorder le bonheur d'être mère, et vous donner des enfans dignes de vous. *La comtesse sort.*

SCÈNE X.

LE COMTE, L'ALCADE, ALPHONSE.

L'ALCADE.

Voici les accusés. *Aux personnages du ballet.* Allez, allez, enfans, nous avons à traîter une affaire sérieuse. *Le ballet sort.*

SCÈNE XI.

LE COMTE, L'ALCADE, ensuite ALPHONSE, JULIANNA, Alguasils, ALONZO.

L'ALCADE.

Si vous le voulez bien, Monseigneur, nous allons rentrer au château, afin de procéder à l'interrogatoire.

LE COMTE.

Un moment, Seigneur Alcade.

On amène Alphonse et Alonzo conduits par quatre alguasils. Julianna, en voyant son mari, va pour se précipiter dans ses bras les alguasils les séparent; ils élèvent douloureusement les mains et les yeux au ciel. Alonzo les regarde avec attendrissement, et paraît plus occupé des douleurs de ses maîtres que des siennes propres. Tableau.

LE COMTE, *à l'Alcade.*

Avant de commencer un interrogatoire juridique, permettez-moi, Seigneur Alcade, de faire à Gusman quelques questions.

L'ALCADE.

Monseigneur, vous êtes le maître.

LE COMTE.

Dites-moi, Gusman, quels ont été vos moyens d'existence depuis que vous habitez le village d'Hennarès.

D. ALPHONSE.

La générosité du sensible Alonzo, qui a partagé constamment avec nous les fruits de son travail.

LE COMTE.

Et vous n'aviez point d'autre ressource ?

D. ALPHONSE.

Non, Seigneur.

LE COMTE.

Comment se fait-il donc, que tout-à-coup passant de l'extrême indigence, à un état qu'on peut appeler fortuné, pour un homme de votre espèce. *D. Alphonse lance sur le Comte un regard fier.* Vous vous trouviez en état d'acquérir et payer comptant la métairie de Xérisa ?

D. ALPHONSE.

Permettez-moi, Seigneur, avant de répondre à cette question, de vous demander à mon tour, quels sont les motifs de la rigueur dont on use envers moi, ma famille, et cet ami vertueux.

L'ALCADE.

Vous êtes violemment soupçonné, d'avoir assassiné un particulier, dont le corps a été trouvé dans le bois d'Aresco.

JULIANNA.

Juste ciel !.. Dom... Mon époux soupçonné d'un crime...

D. ALPHONSE.

Ce dernier trait manquait à l'horreur de ma destinée.

Alphonse, Julianna et Alonzo se regardent avec étonnement, et témoignent l'indignation qu'ils éprouvent.

L'ALCADE.

Il parait plus que probable, que l'or avec lequel vous avez fait l'acquisition de la métairie, et la boite précieuse trouvée entre les mains de vos enfans, sont les dépouilles du malheureux voyageur.

JULIANNA.

O mon Dieu! . . . . . *Elle tombe évanouie dans les bras d'Alonzo.*

ALPHONSE *lève les mains et les yeux au ciel, et dit avec une expression dechirante.*

O toi, qui connais la pureté de mon cœur, as-tu pu la permettre, cette effroyable injustice. *Puis jettant un regard sur Julianna; il s'élance vers elle, et s'empresse de la secourir, ensuite se tournant vers le Comte, il lui dit:* Seigneur, voyez l'état de mon épouse, au nom de l'humanité.

LE COMTE.

Je vous entends, transportez-la dans un appartement du château, et donnez-lui les secours dont elle a besoin. *Aux gardes.* Conduisez-les.

L'ALCADE.

Et sur-tout qu'on les garde soigneusement à vue.

Alphonse et Alonzo emportent Julianna, les alguasils les environnent Tableau.

SCÈNE XII.

LE COMTE, L'ALCADE.

L'ALCADE.

Monseigneur, ces gens-là sont coupables, on n'en peut douter.

LE COMTE.

Et sur quoi fondez-vous cette assurance?

L'ALCADE.

Monseigneur, rien n'est plus évident, le trouble, l'effroi dont ils viennent d'être saisis, prouvent...

LE COMTE.

Ne prouvent rien, seigneur Alcade; ce trouble, cet effroi peuvent n'être que l'effet de la surprise et de l'horreur qu'éprouvent des âmes vertueuses, en se voyant soupçonnées d'un crime.

L'ALCADE.

Cela peut-être, monseigneur, cependant toutes les apparences sont contre eux, et je crois qu'on ne devrait pas les laisser ensemble; à présent qu'ils savent qu'ils sont découverts, ils vont se concerter, préparer leur défense, et nous aurons peut-être bien de la peine à tirer d'eux la vérité.

LE COMTE.

Enfin, vous vous obstinez à les croire coupables. Eh bien ! il faut interroger les enfans.

L'ALCADE.

J'y pensais. *Aux Alguasils.* Allez chercher les enfans. *Les alguasils sortent*

LE COMTE.

Ils ne seront pas difficiles à pénétrer. L'innocence et l'ingénuité de cet âge, ne permettent pas le déguisement... Les voici.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, L'ALCADE, HENRI, ANGÉLA, Alguasils.

Les enfans s'approchent d'un air timide.

LE COMTE.

Approchez, mes enfans, ne craignez rien; il ne vous sera fait aucun mal, si vous dites la vérité.

HENRI.

Nous vous la dirons, monseigneur.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est qu'une boite de prix, qu'on a saisie entre vos mains ?

HENRI.

Monseigneur, c'est une boite que nous avons trouvée.

ANGÉLA.

Oui, c'est moi qui l'ai ramassée.

LE COMTE.

Vous ne l'avez donc pas prise chez votre père ?

HENRI.

Non, monseigneur, nous n'en avons jamais vu de semblable à mon papa.

ANGÉLA.

Et puis, nous ne prenons rien dans la maison, à moins qu'on ne nous le donne.

L'ACADE.

Mais, est-il bien vrai que vous ayez trouvé cette boite ?

ANGELA.

Oui, seigneur, bien vrai.

HENRI.

Bien vrai.

L'ALCADE.

Et savez-vous où votre père a pris de l'argent pour payer la maison ?...

ANGELA.

Il ne l'a pas pris.

L'ALCADE.

Il en avait donc ?...

HENRI.

Oh ! non, mais....

L'ALCADE.

Quoi... mais ! Expliquez-vous.

ANGELA.

On nous l'a donné.

L'ALCADE.

A vous, et qui peut vous avoir fait un pareil don ?

HENRI.

Nous ne pouvons pas vous le dire.

L'ALCADE.

Et pourquoi.

ANGELA.

Parce que l'hermite en nous le donnant, nous a défendu d'en parler à personne.

LE COMTE.

C'est donc l'hermite qui vous a donné cet argent ? (*Angela et Henri se regardent avec étonnement, ensuite ils fixent le comte d'un air interdit.*)

L'ALCADE.

Monseigneur, il n'est pas vraisemblable, que sans objet, sans motif, on donne une somme aussi forte à des enfans. Il y a ici du mensonge.

HENRI, *en pleurant.*

Seigneur Alcade, nous ne mentons jamais.

LE COMTE.

S'il n'y a pas de mensonge, il y a du moins quelque chose de fort extraordinaire. Il me vient une idée ; cet hermite qui se cache avec tant de soin, est peut-être le meurtrier qui, dans la crainte d'être poursuivi, se sera débarassé de de l'argent et des effets volés.

L'ALCADE.

C'est cela, monseigneur, c'est cela même, il faut faire chercher cet homme, si vous le desirez, je vais envoyer à sa poursuite.

LE COMTE.

Non, seigneur Alcade, il n'est pas nécessaire, j'ai déjà donné des ordres, pour qu'on s'assure de lui, il ne peut-être loin, et n'échappera sûrement pas à la recherche de mes gens.

L'ALCADE, *aux enfans.*

Et la boîte, qu'est-elle devenue ?

HENRI.

Diégo nous l'a prise.

L'ALCADE.

La reconnaîtriez-vous ?

HENRI.

Oui, seigneur, je n'en ai jamais vue de si belle.

(*L'Alcade tire la boîte de sa poche, et la fait voir*).

HENRI.

La voilà. (*A l'aspect de la boîte, le comte fait un mouvement de surprise, et dit*) :

LE COMTE.

Que vois-je !... Permettez, seigneur Alcade, (*l'Alcade lui remet la boîte*). Je reconnais cette boîte, c'est la bonbonnière de mon épouse, où l'avez-vous trouvée, mes enfans?

HENRI.

Monseigneur, auprès d'un banc de gazon sur l'esplanade en sortant du parc.

LE COMTE.

Précisément, la comtesse s'est assise à cette place, elle l'aura sans doute laissée tomber, et ne s'est pas encore apperçue qu'elle lui manquait. (*Il ouvre la boîte*)

ANGELA.

Monseigneur, nous ne l'avons pas ouverte.

LE COMTE.

Allez, mes amis, je vois que vous êtes des enfans bien nés. Allez rejoindre vos parens.

L'ALCADE.

Conduisez-les, mais sur-tout qu'on garde soigneusement toute cette famille. (*Deux alguasils emmènent les enfans*).

SCENE XIV.

LE COMTE, L'ALCADE, *suite*.

LE COMTE.

Vous paraissez toujours, seigneur Alcade, conserver des soupçons, et moi, je ne puis croire que le père de ces enfans soit un assassin.

L'ALCADE.

Et moi, Monseigneur, je ne puis rien décider que je n'aie fait un interrogatoire en régle.

(*On entend du bruit dans la coulisse*).

SCENE XV.

Les précédens, DIÉGO, PERÈS.

PERÈS, *dans la coulisse.*

Quand je vous dis que monseigneur vous demande.

DIÉGO.

Que me veut-il ?

PERÈS.

Je n'en sais rien, mais il y a plus d'une heure que je cours après vous.

(*Diégo et Perès entrent sur la scène*).

LE COMTE.

D'où venez-vous Diégo ?

DIÉGO.

Monseigneur, je viens de prendre des informations.

LE COMTE.

Qui vous a chargé de ce soin? Qui vous a dit d'aller former une plainte chez l'Alcade?

DIÉGO.

Monseigneur, la prudence. Il était à craindre que les coupables ne profitassent du tumulte de la fête pour s'échapper.

LE COMTE.

Vous deviez, ce me semble attendre mes ordres, je n'aime pas cet empressement à nuire que vous avez manifesté dans toute cette journée. Etes vous bien sûr que ceux que vous accusez soient coupables? Avez-vous des preuves qui puissent justifier les démarches que vous vous êtes permises, et la violence que vous avez exercée sur les enfans de ces malheureux?

DIÉGO.

Comment, monseigneur, la boite que j'ai trouvée entre les mains de ces enfans....

LE COMTE.

Appartient à la comtesse.

DIÉGO, *se trouble.*

A la signora?

LE COMTE.

Oui, vous dis-je, à mon épouse.

DIÉGO.

Et l'argent?

LE COMTE.

A été donné aux enfans par un hermite; ils viennent d'en faire la déclaration.

DIÉGO.

Pouvez-vous croire, monseigneur, une pareille fable, ces petits misérables ont bien retenu leur leçon.

LE COMTE.

Taisez-vous, n'ajoutez-pas l'insulte à la méchanceté; la candeur, l'innocence, empreintes dans tous les traits de ces enfans, ne me permettent pas de douter de leur sincérité. Au reste, on saura quel est cet hermite.

PERÈS.

Je le connais moi, monseigneur, c'est l'hermite de Saint-Estevan, je l'ai vu plusieurs fois en allant de ce côté, et j'ai été bien étonné de le voir ici ce matin, car il vit comme un ours, ne se promène qu'aux environs de sa célulle, et ne parle jamais à personne.

LE COMTE.

Cependant il a parlé à Laura.

PERÈS.

Il était apparemment dans son jour de conversation, car il m'a parlé aussi.

LE COMTE.

Eh ! que vous a-t-il dit ?

PERÈS.

Ma foi, monseigneur, pas grand chose.

LE COMTE.

Mais encore ?

PERÈS.

Il a apperçu le seigneur Diégo dans l'avenue, il m'a demandé qui il était, je le lui ai dit. Eh ! bien, il m'a soutenu que son nom n'était pas Diégo, et qu'il se nommait Alvar. (*Diégo se trouble*).

LE COMTE.

Alvar !

PERÈS.

Oui, monseigneur, il me l'a répété par deux fois, et m'a bien recommandé de ne le pas oublier.

LE COMTE.

Diégo, qu'est-ce que cela veut dire ?

DIÉGO.

Monseigneur... Selon toute apparence, cet homme a l'esprit dérangé, ou bien il me prend pour un autre.

LE COMTE.

Tout ceci couvre un mystère que je veux absolument pénétrer.., Cet hermite singulier n'est pas venu ici sans dessein !... Mais pourquoi se cache t-il ? Pourquoi ne se montre t-il pas ? Il est bien étrange que depuis tantôt, mes gens n soient pas encore parvenus à le joindre.

PERÈS.

Monseigneur, si vous me permettez de vous le dire, c'est qu'on le cherche peut-être où il n'est pas. Je parie qu'il aura profité du moment où tout le monde était à la fête pour retourner à Saint-Estevan sans être apperçu. Si votre excellence le desire, j'aurai bientôt fait cette course, et je vous l'amènerai mort ou vif.

LE COMTE.

Oui, allez Perès, mais ne lui faites point de violence, dites lui qu'une affaire de la plus haute importance m'oblige à lui demander un entretien, que je le prie de se rendre au château sur-le-champ. S'il se refuse à cette invitation, venez m'en rendre compte ; alors, je verrai le parti que j'aurai à prendre.

PERES.

Cela suffit, Monseigneur, vous serez obéi, et je vous promets d'être de retour avant une heure. (*Perès sort*).

LE COMTE.

Que vois-je, la comtesse s'avance à pas précipités ; elle parait émue... Viendrait-elle nous annoncer quelque nouveau malheur ?

SCÈNE XVI.

Les Précédens, à l'exception de Pérès, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *entrant précipitamment sur la scène.*

Ah! seigneur, au nom du ciel, soulagez mon cœur du fardeau qui l'accable ; je ne puis plus soutenir ce déchirant spectacle. Cette malheureuse femme est mourante ; son époux dans un délire qui tient de la rage ; les enfans étouffés par leurs sanglots, paraissent prêts d'expirer à chaque instant. Alonzo, dans une consternation morne, secourt les uns, calme les autres, et parait oublier sa propre infortune, pour ne s'occuper que de celle de ses amis. Non, non, le crime n'a point ce caractère ; l'âme des scélérats ne peut être susceptible d'une douleur si profonde et si vraie. (*avec emphase*). Ils sont innocens, c'est moi qui vous l'atteste : je veux, j'exige qu'on les remette en liberté.

LE COMTE.

Il n'est pas possible, ma chère amie, de faire ce que vous exigez. Il y a une procédure commencée : ils ont été arrêtés en vertu d'un acte juridique. Je suis porté comme vous à les croire innocens, mais ils sont sous la main de la justice ; on ne peut les relâcher, à moins qu'ils ne se justifient ; c'est, je l'espère, ce qu'ils feront dans l'interrogatoire auquel nous allons procéder

L'ALCADE.

Oui, madame la comtesse, c'est une forme essentielle, dont on ne peut se dispenser.

SCÈNE XVII.

Les Précédens. UN PAYSAN, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur, il y a là un paysan qui demande à parler à votre excellence.

LE COMTE.

Faites-le venir.

LE PAYSAN.

Monseigneur, v'là une bourse, une montre et un paquet, qui étions dans les poches d'un habit que j'ons trouvé dans le bois d'Aresco.

LE COMTE.

Un habit ! c'est sans doute celui de la malheureuse victime... Où a t'on trouvé cet habit ?

LE PAYSAN.

Ma fine, Monseigneur, sous votre respect, sans notre dogue, je ne l'aurions pas découvert, car il était bien caché. Je passions dans le bois, avec mon cousin Glaudi, quand tout-à coup le chien s'est mis à aboyer et à s'enfoncer dans

le fourée : ça nous a étonné, j'avons voulu savoir qu'est-ce que ce chien avait à aboyer comme ça ; j'l'avons suivi, j'avons vu c't'habit, j'l'ons ramassé, et j'avons trouvé ça dans les poches.

(*Pendant le discours du paysan, Diègo parait fort embarrassé de sa contenance*).

LE COMTE, *au paysan.*

Remettez-moi ces effets. (*Il prend la montre et la bourse et les met dans sa poche*). *à Diègo.* Vous voyez, Diègo, l'injustice de votre accusation : cet homme n'a pas été volé. (*Il prend le paquet des mains du paysan*). Nous trouverons sans doute ici des renseignemens qui nous apprendront d'abord quel est cet homme, et qui nous aideront peut-être à découvrir le coupable. (*Il défait un cordon qui entoure un papier, dans lequel est enveloppé un paquet cacheté ; il lit ce premier papier*).

« Si vos recherches, vos perquisitions sont toujours in-
» fructueuses, mon cher Mathias (*Diègo se trouble*); faites
» parvenir directement au roi, le paquet que je vous ai
» confié. Il contient toutes les pièces qui doivent servir à la
» justification de D. Alphonse. Mettez sur-tout beaucoup de
» prudence dans vos démarches ; et si le hasard vous faisait
» rencontrer le perfide Alvar : (*Ici Diègo parait saisi d'un tremblement convulsif; le comte le fixe d'un air inquiet, et lui dit :* Qu'avez-vous donc, Diègo?

DIEGO.

Monseigneur. . . une indisposition subite. . . permettez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Non, demeurez. (*Il reprend la lecture de la lettre*).
« Et si le hasard vous faisait rencontrer le perfide Alvar,
» gardez-vous bien de vous laisser pénétrer. La réhabilitation
» d'Alphonse causerait infailliblement sa perte, et s'il pou-
« vait soupçonner que vous ayez les moyens d'y contribuer ;
« vos jours ne seraient point en sûreté.

» Tout à vous, D. Sanche ».

LA COMTESSE.

Mon père ! ô ciel.

LE COMTE, *se tournant vers Diègo.*

Alvar, répondez-moi.

DIEGO.

Monseigneur...

LE COMTE.

Voilà le coupable ; il vient de se trahir lui-même.

DIEGO, *à part.*

O ciel, quelle imprudence !

LE COMTE.

Qu'on s'assure de sa personne, et qu'il soit étroitement gardé.

(L'alcade fait un signe aux alguasils, ils entourent Diégo).

LE COMTE.

Rentrons, seigneur Alcade ; ces papiers intéressent des personnes de la famille de mon épouse, il est à propos que j'en prenne connaissance.

On entraîne Diégo qui se débat et cherche à se tirer des mains des alguasils. La comtesse élève les mains au ciel. Le comte, montrant le paquet à la comtesse, lui fait signe que sans doute, ils trouveront dés éclaircissemens sur le sort de D. Sanche. Chacun, à sa manière, exprime les mouvemens dont il est agité. Tableau.

La toile tombe.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un salon d'été, agréablement et richement décoré ; les croisées du fond, ouvertes, laissent appercevoir une partie des jardins. Vers le troisième plan, à gauche, est une table auprès de laquelle est un siége. Sur le devant de la scène du même côté, est un fauteuil ; d'autres fauteuils garnissent le salon. Un lustre est suspendu au milieu; des candélâbres sont placés aux deux côtés.

SCENE PREMIERE.

PÉRÈS *seul.*

J'ai enfin amené l'hermite, ce n'est pas sans peine ; il n'avait pas trop d'envie de venir ; mais quand je lui ai dit que Gusman était arrêté, il s'est décidé tout de suite. Allons, m'a-t-il dit, je vois que D. Carlos, n'a pas fait attention à mes avis, ou qu'on ne lui en aura pas fait part : quoiqu'il puisse m'en arriver, il faut que la vérité se montre ; je vous suis!.. Il est bien drôle cet hermite ; il ne voit jamais personne, et il connait tout le monde. Il connait monseigneur, madame la comtesse, Gusman, enfin tout le monde . . . mais ce qui me parait singulier, c'est qu'il ne veut pas que personne le voye ici, excepté monseigneur. Il m'a prié d'attendre la nuit pour le faire entrer au château ; moi cela m'est égal : je l'ai déposé dans la grotte du parc, où il a promis de m'attendre. . . oui. . . mais. . . s'il allait partir encore une fois ?.. oh !.. non. . . non, un hermite. . . il ne voudrait pas manquer à sa parole. . . Il me parait qu'il est arrivé bien du changement pendant mon absence. . . Le seigneur Diégo, en prison !.. Monseigneur, madame la comtesse enfermés avec l'alcade, pour lire des papiers qu'on a trouvés ! . . qu'est-ce que tout cela veut dire ? . . Je ne sais

pas, mais j'ai dans l'idée que cela tournera mal pour Diégo; tant mieux, je n'en serais pas fâché, je n'ai jamais aimé cet homme-là. . . et mademoiselle Laura ! . . Ah ! ah ! ah ! ah ! madame la régisseuse, comme elle doit être sotte. Je voudrais bien voir la mine qu'elle fait à présent. . . Bon, justement la voici. . . faut que je m'amuse un peu à ses dépens.

SCENE II.

LAURA, PERÈS.

Laura entre sur la scène d'un air préoccupé, elle n'apperçoit pas d'abord Pérès, qui de son côté fait des mines derrière elle. Ensuite, il l'approche d'un air ironiquement respectueux. Laura, en voyant Pérès, fait un mouvement de surprise.

PERES.

Eh bien ! mademoiselle Laura, voilà de tristes nouvelles.

LAURA.

Quoi ? que veux-tu dire ?

PERES.

Oh ! rien, une bagatelle, une misère. . . votre amant, votre futur époux. . . vous n'allez pas lui tenir compagnie, le consoler dans sa prison !

LAURA.

Ma foi, l'aspect d'une prison me fait peur, c'est tout ce que je pourrais faire si Diégo était mon mari, mais grâce au ciel, il ne l'est pas.

PERES.

Comment, grâce au ciel ? vous en étiez si raffolée tantôt ?

LAURA.

Comme ça, et puis, j'ai fait des réflexions.

PERES.

Vous avez fait des réflexions ?

LAURA.

Oui, j'ai toujours regardé Diego comme un fort honnête homme; mait on tient sur son compte des propos si étranges, et ce qui vient de se passer me paraît si extraordinaire, que, tout bien considéré, je vois que cet homme-là ne me convient pas : ainsi, n'en parlons plus. . . Mais, dis-moi donc, Pérès, es-tu toujours fâché contre moi ?

PERES *à part.*

La voilà qui veut revenir à moi; faut que je me fasse valoir. (*haut*. Moi, mademoiselle, fâché, point du tout; on peut cesser d'aimer une personne qui vous dédaigne, qui met son cœur à prix, dont le plus ou moins d'or détermine la préférence; on prend son parti, on l'oublie : voilà tout; mais on n'est pas fâché pour cela.

LAURA.

Tu ne m'aimes donc plus ?

PERES.

Oh ! il est joli celui-là ! Vous croyez donc qu'on ne sait que faire de son cœur, qu'on le tient là toujours en réserve pour en disposer selon votre caprice ?

LAURA.

Et Pérès n'est pas en peine du sien ?

PERES.

Vous l'avez dit, c'est une chose faite.

LAURA.

Déjà ?... monsieur n'a donc qu'à se montrer ?

PERES.

Sans doute. (*Il se rengorge, se carre*). On est d'une figure d'une tournure ! . . et puis aujourd'hui les hommes sont rares, et les filles qui veulent en avoir, ne font plus tant les mijaurées.

LAURA.

Et peut-on savoir quel est le digne objet du choix de M. Pérès.

PERES.

C'est mon sécret.

LAURA, *en riant.*

Tiens, mon pauvre Pérès, tu ne sais pas mentir, et je lis dans tes yeux que tu m'aimes toujours.

PERES.

Vous lisez cela ?

LAURA.

Oui.

PERES.

Eh bien ! vous ne savez pas lire.

LAURA.

Je lis bien plus loin encore.

PERES, *en regardant autour de lui.*

Où donc ?

LAURA.

Dans ton cœur, et j'y lis mieux que toi. Allons, allons, racommodons-nous ; je te sacrifie Diégo.

PERES.

Grand merci de la préférence : un homme qu'on va pendre peut-être, le sacrifice est généreux. Moi, je ne vous sacrifie personne, je ne veux plus de vous.

LAURA.

Quoi ! tout de bon, tu ne veux plus m'épouser ?

PERES.

Non.

LAURA.

Songes-y bien, tu te repentiras de n'avoir pas profité du bon mouvement qui me ramenait vers toi.

PERES.

Non, non, vous dis-je.

LAURA, *lui donne un soufflet, et lui dit en s'en allant.*
Tiens, maître sot, voilà pour t'apprendre à refuser une fille comme moi.

SCENE III.

Le Théâtre s'obscurcit un peu.

PERES. *posant la main sur sa joue.*

Ah ! . voilà déjà un à-compte des caresses du mariage... Avec tout cela, je l'aime à la folie ; si elle allait à son tour vouloir plus de moi ! . . mais, voilà le jour qui baisse, il est tems d'aller chercher mon hermite. . . Il faut avant de m'en aller que j'allume les bougies. . . (*il allume*). Voilà ce pauvre Gusman avec sa femme et Alonzo ; ma foi ; si ceux-là ne sont pas d'honnêtes gens, je n'y connais plus rien.
(*il sort*)

SCENE IV.

D. ALPHONSE, JULIANNA, ALONZO

ALONZO.

Oui, seigneur, le seigneur D. Carlos veut avoir avec vous et madame un entretien dans cette salle, où il doit bientôt se rendre.

D. ALPHONSE.

Que me veut-il ? Après l'injure qu'il m'a faite de me croire coupable, pourrai-je le voir sans indignation !

JULIANNA.

Il faut vous faire violence, mon ami ; il faut imposer silence à cette indignation, quoique légitime : il faut être ce que vous avez été jusqu'à ce jour : supérieur à tous les revers, et plus grand dans l'infortune que vous ne le fûtes jamais au comble de la prospérité.

D. ALPHONSE.

J'ai pu supporter avec courage la perte de tout ce qui flatte les hommes ; mais, me voir traduit au tribunal de la justice, comme un vil assassin : non, je ne survivrai point à cette infamie.

JULIANNA

Eh ! mon ami, vous n'avez qu'un mot à dire. Faites-vous connaître, et vous écrasez les vils insectes qui osent s'attaquer à vous.

ALONZO.

Seigneur, je ne vois ici que l'ouvrage de la haine de Diégo ; un voyageur a pu être massacré dans ces cantons, et l'intendant inquiet, tourmenté du désir de percer le voile qui vous dérobe à ses regards, et à ceux des habitans de ce village, aura, dans sa haine, éveillé l'attention sur nous : l'acquisition que j'ai faite a pu fournir des présomptions.

D. ALPHONSE.

Alonzo, et vous aussi Julianna, vous l'avez voulu que j'acceptasse cet or, que mon cœur répoussait : vous voyez l'abime où il m'a précipité.

ALONZO.

Eh! seigneur, un seul mot peut vous en tirer.

D. ALPHONSE.

Et ce mot, je ne le dirai pas.

JULIANNA.

Vous ne le direz pas ? commencez donc cruel par me ravir le jour. Alonzo, allez chercher mes enfans ; qu'ils viennent recevoir les derniers embrassemens d'un père qui les dévoue à la honte, à l'infamie, plutôt que de leur sacrifier un ridicule orgueil.

D. ALPHONSE.

Arrêtez, Julianna, c'est trop abuser de l'empire que vous avez sur mon cœur. Eh! quoi! ne sentez-vous pas combien il est cruel d'avoir à démontrer son innocence, quand on vit dans la profonde obscurité dont nous sommes environnés. Il faut donc me résoudre à montrer le comte d'Axillos, couvert d'ignominie, ne devant les misérables jours qu'il traine dans l'infortune, qu'à la clémence de son roi ?

JULIANNA.

Il le faut, mon ami ; vous devez cet effort de courage à vos enfans ; et, si j'osais me compter pour quelque chose, j'aurais peut-être aussi des droits à réclamer. Vous devez cette confiance à D. Carlos, vous la devez à sa généreuse épouse, dont la bonté compatissante a su verser un baume salutaire sur nos blessures ; qui, loin de nous traiter en criminels, nous a prodigué les soins, les égards de la plus tendre amie ; qui enfin, déployant avec énergie toute son autorité, nous a pris sous sa garde immédiate, et n'a voulu donner d'autres bornes à notre prison, que l'enceinte de ce château.

ALONZO.

Allons, seigneur, du courage ? voici le seigneur D. Carlos. prenez une bonne résolution, et songez que ce n'est pas à la vertu à trembler.

SCENE V.

Les précédens, LE COMTE.

LE COMTE.

Je vous ai fait demander, Gusman, un moment d'entretien ; j'attends de vous une entière confiance.

D. ALPHONSE.

Que me demandez-vous, seigneur ? l'aveu d'un crime que je n'ai pas commis.

LE COMTE.

Je ne vous en ai jamais soupçonné, et votre arrestation s'est

faite sans mon aveu. Je suis à-présent convaincu de votre innocence, et j'ai tout lieu de croire que nous tenons le vrai coupable.

JULIANNA.

Ah ! seigneur, vous me rendez la vie ! Il nous sera donc permis de retourner dans notre asile !

LE COMTE.

Pas-aussi-tôt, madame, que vous le désirez peut-être. (*à Alphonse*) J'ai besoin, Gusman, de vous connaître, de savoir qui vous êtes, ne me déguisez rien ; tous vos efforts pour m'en imposer seraient inutiles ; j'ai, malgré vous, pénétré dans votre âme. Le vêtement qui vous couvre ne convient pas à votre état, et le nom que vous portez n'est pas le vôtre

D. ALPHONSE.

Ce vêtement, seigneur, convient à ma misère ; le nom que je porte à mon obscurité. De cruelles disgraces m'ont réduit a cacher sous ces dehors, celui que la naissance avait placé dans un rang distingué, que les honneurs environnaient et qui s'est vu comblé des dons de la fortune.

LE COMTE.

Ne m'apprendrez-vous pas, seigneur, quels sont les revers qui vous ont accablés à cet excès ?

D. ALPHONSE

Ne m'en demandez pas davantage, seigneur ; craignez de porter un main indiscrète sur des blessures dont vous aigririez les douleurs sans pouvoir les guérir.

LE COMTE.

Pourquoi vous persuader, seigneur, qu'il soit impossible d'apporter quelque soulagement à vos maux? Pourquoi me refuser le plaisir de faire au moins quelques tentatives pour les faire cesser ; peut-être aurai-je le bonheur de réussir. Osez vous fier à mon zèle, à ma discrétion ; votre secret, si vous l'exigez, ne sortira pas de mon cœur ; mais, sans en abuser, sans vous compromettre ; il me donnera peut-être les moyens de vous servir.

D. ALPHONSE

C'en est trop, seigneur, tant de grandeur, tant de générosité me confondent ; je ne balance plus, et je remets entre vos mains le sort du comte et de la comtesse d'Axillos.

LE COMTE, *reculant de surprise.*

Vous, juste ciel ! . . vous le comte d'Axillos.

D. ALPHONSE.

Ah ! seigneur, je l'avais bien prévu ; vous frémissez d'horreur, à l'aspect d'un homme flétri par un arrêt infamant.

LE COMTE.

N'interprétez pas ainsi, seigneur, un mouvement dont je n'ai pas été le maître, ne l'attribuez qu'à la surprise où me

jette cette rencontre inopinée, dans un moment où je la désirais vivement, sans oser l'esperer.

J U L I A N N A.

Eh! quoi, seigneur, seriez-vous assez généreux pour ne pas partager l'opinion funeste, dont nous avons été si cruellement les victimes.

LE COMTE, *présentant à D. Alphonse une lettre qui était jointe au paquet des papiers.*

Prenez, seigneur, cette lettre s'adresse à vous.

D. A L P H O N S E.

A moi. (*Il regarde la suscription, il est saisi, il tremble, il perd la respiration; il fait voir la lettre à Julianna, à Alonzo; l'un et l'autre font des gestes de surprise; enfin il lit.*

« Le ciel vous a vengé, D. Alphonse, du monstre qui fit » tous vos malheurs; son cœur est dévoré d'avance des tourmens de l'enfer. On vous remettra des pièces importantes, » qui vous serviront à prouver votre innocence: j'y joins » une déclaration authentique de tous les moyens dont on » s'est servi pour vous perdre. Portez cette déclaration au » pied du trône, et l'honneur vous sera rendu ».

J U L I A N N A.

O providence éternelle!.. seigneur... permettez... cette lettre...

D. A L P H O N S E.

Comment!.. par quel événement!..

L E C O M T E.

Remettez-vous, seigneur; calmez-vous, madame; ces pièces importantes qu'on vous annonce, sont entre mes mains.

D. A L P H O N S E.

Seigneur, un mot... daignez m'apprendre comment il peut se faire que ces papiers qui me sont adressés...

L E C O M T E.

Venez, seigneur, et vous aussi madame; donnez-vous la peine de m'accompagner dans mon cabinet, je vous remettrai vos papiers, et vous instruirai de ce qu'il vous importe de savoir. (*Le Comte, D. Alphonse et Julianna sortent.*

S C E N E V I.

A L O N Z O, *seul.*

Dieu tout-puissant, tous les jours, je vous implore pour mes maîtres. Exauceriez-vous enfin les prières du pauvre Alonzo? Quel bonheur pour moi, si je pouvais les voir délivrés du malheur qui les accable depuis si long-tems... Oui, je l'espère... D'après ce que le seigneur dom Carlos vient de

leur dire, il est clair, que leur situation va changer... Ah! voici nos enfans.

SCENE VII.

ALONZO, les deux ENFANS.

(*Les enfans entrent sur la scène en courant*).

ANGELA.

Alonzo, Alonzo.

ALONZO.

Eh! bien, qu'est-ce?

HENRI.

Nous ne sommes plus prisonniers.

ALONZO.

Je le vois bien.

ANGÉLA.

On nous a permis de sortir.

ALONZO.

Et vous profitez de la permission.

HENRI.

Oui; mais vous ne savez pas, Alonzo?

ANGÉLA.

Non, Alonzo, vous ne savez pas.

ALONZO.

Et je ne saurai rien si vous parlez tous les deux à-la-fois.

ANGÉLA.

L'hermite, le bon hermite

ALONZO.

Eh! bien, l'hermite.

HENRI.

Il est ici, nous venons de le voir, on l'amène.

ALONZO.

Comment, on l'amène! Qui donc?

ANGÉLA.

Oh! ce ne sont pas des vilains hommes, comme ceux qui ont amenés mon papa et vous, c'est Perès.

HENRI.

Nous l'aimons bien, Perès; il est bon, lui; ce n'est pas comme ce méchant Diégo.

ALONZO.

Taisez-vous, mes enfans, il ne faut jamais dire de mal de personne, et comme on ne peut pas dire du bien des méchants, il n'en faut pas parler. *On apperçoit dom Sanche qui traverse le théâtre avec Perès à l'extérieur des croisées du fond du salon.* Mes enfans, voici l'hermite, retirons nous.

ANGÉLA.

Oh! non, Alonzo laissez-nous avec lui.

HENRI.

Vous savez qu'il nous aime, qu'il veut bien nous parler.

ALONZO.

A la bonne heure, restez-donc *Il sort.*

SCÈNE VIII.

D. SANCHE, PERÈS, les ENFANS.

(*Dom Sanche entre sur le théâtre, accompagné de Peres, aussitôt les enfans courent à sa rencontre. Dom Sanche les repousse*).

ANGELA *à dom Sanche.*

Est-ce que vous ne reconnaissez-pas vos petits amis?

D. SANCHE.

Laissez-moi.

HENRI.

Ma sœur, il ne nous aime plus, il n'avait pas cet air-là ce matin.

D. SANCHE.

Funestes effets du crime! un souffle, une vapeur suffisent pour porter la terreur dans l'âme d'un coupàble.

(*Les enfans le regardent avec effroi, Perès s'approche d'eux, il les prend par la main et leur dit*) :

PERÈS.

Venez, mes amis, vous voyez bien que le seigneur hermite ne veut pas vous parler à présent. Il a du chagrin, il n'aime pas qu'on le tire de sa solitude. Laissons-le. (*Il emmène les enfans, qui, en s'en allant, retournent plusieurs fois la tête avec inquiétude*).

SCÈNE IX.

D SANCHE, *seul.*

Dom Carlos veut me voir!.... Dom Carlos, mon gendre, de qui je suis en droit d'attendre des respects!... Dom Carlos me fait trembler... Il voudra me connaître, cet habit ne lui en imposera pas. Il devinera sans peine que ce déguisement couvre un coupable, ou du moins un homme intéressé à se cacher... J'en ai trop fait... J'en ai trop dit... Les avis que je lui ai fait donner, ont éveillé sa curiosité!.... Imprudent!... j'ai moi-même creusé l'abime qui s'ouvre sous mes pas... *avec exaltation*; mais, devais-je laisser périr Alphonse!.. Devais-je laisser planer sur sa tète, le soupçon d'une atrocité que n'exécute peut-être qu'en tremblant, le scélérat le plus sonsommé.... O mon Dieu! si mes longues souffrances; si mon repentir sincére, n'ont pu trouver grâce devant vous... Si le jour de la vengeance est arrivé, frappez, je subirai mon sort en adorant vos décrets. (*Il s'assied sur le siège placé auprès de la table, pose les deux coudes sur ladite table, se cache le visage dans ses deux mains dans l'attitude d'un homme anéanti par la douleur*).

SCÈNE X.

D. SANCHE, la COMTESSE.

(*La comtesse entre sur la scène d'un pas précipité, elle est éplorée, agitée, et paraît oppressée d'une profonde douleur. Elle s'appuie sur un fauteuil, placé sur l'avant scène, de manière qu'elle ne voie pas l'hermite*).

LA COMTESSE.

Quelle affreuse découverte !.... Mon père.... mon père a souillé son nom par un crime !... Grand dieu !... c'est par la plus lâche calomnie, la plus noire trahison que le comte d'Axillos et son épouse ont été condamnés... et c'est mon père... c'est celui de qui je tiens la vie, qui s'est rendu coupable de ce forfait !... Heureuse ignorance, pourquoi ton bandeau salutaire n'a-t-il pas toujours soustrait à mes regards cette affreuse vérité ?... Ah ! puisse du moins sa retraite être à jamais inaccessible ! puisse-t-il avoir trouvé un asyle dans les entrailles de la terre... Voilà donc les vœux que je suis réduite à former pour mon père !... Malheureuse Albertina !

Ici D. Sanche fait un mouvement, la comtesse se retourne et paraît saisie.

D. SANCHE, *se lève.*

Pardon, madame, appellé en ces lieux par une invitation du seigneur d'Hennarès, je l'attendais quand vous êtes entrée ; je ne suis pas indiscret, je ne cherche à pénétrer les secrets de personne ; mais malgré moi, je vous ai entendue. Vos plaintes, vos regrets, vos douleurs ont pénétré mon âme, et je pourrais peut-être rendre un peu de calme à la vôtre.

LA COMTESSE.

Homme divin, se pourrait-il ? Quand je déplore les égaremens d'un pére : quand je rougis de lui devoir le jour, vous pourriez...

D. SANCHE.

Il fut bien coupable en effet.

LA COMTESSE.

Est-ce ainsi que vous me consolez ? Est-ce en confirmant les erreurs de mon père, que vous prétendez rétablir la paix dans mon cœur ?

D. SANCHE.

Oui, madame, et vous venez vous même de prononcer le mot qui, seul peut atténuer sa faute. Dom Sanche fut coupable dans la forme. Dom Sanche fut entraîné par l'erreur. Dom Sanche maîtrisé par des passions violentes, dévoré d'ambition, tourmenté par la jalousie, osa concevoir le projet d'humilier, d'éclipser un homme, qui, par ses vertus, lui portait ombrage. Il eût la faiblesse de se confier à des scélérats qui abusèrent de sa confiance, ourdirent une trame affreuse, et surent si bien l'envelopper dans leurs détestables

manœuvres, qu'ils ne lui laissèrent que l'alternative de perdre Alphonse ou de se perdre lui-même.

LA COMTESSE.

Et mon malheureux pére a choisi le premier parti !

D. SANCHE.

Oui, madame, il eût cette faiblesse, mais si vous saviez combien il l'a payé cher !

LA COMTESSE.

Seigneur hermite, je le vois, vous connaissez mon père, vous êtes dépositaire de tous ses secrets : serait-ce en abuser que d'apprendre à sa fille, quelle est sa destinée.

D. SANCHE.

Elle est affreuse, déchiré de remords, détestant les hommes, se détestant lui-même, invoquant sans cesse la vengeance du ciel, trop lente à punir les scélérats qui l'ont trompé, trop lente à le frapper lui-même : le malheureux dom Sanche, n'est plus qu'un objet d'horreur et de pitié.

LA COMTESSE.

Ne me serait-il pas permis de le voir, d'embrasser ses genoux, de lui porter quelque consolation ?

D. SANCHE.

Que demandez-vous, madame ? Pourriez-vous vous humilier devant un coupable, embrasser les genoux d'un père dont vous rougissez d'être la fille ?

LA COMTESSE.

Ah ! seigneur, pardonnez, pardonnez une expression arrachée par la douleur. Mon père ne peut-être coupable à mes yeux ; il fut égaré, vous me l'avez dit, l'erreur est-elle donc un crime ?

D. SANCHE.

Oui, Madame, quand il s'agit de l'honneur et de la vie des hommes.

LA COMTESSE.

Peut-être est-il possible encore de réparer cette erreur. Par pitié, seigneur hermite, puisque vous êtes l'ami de mon père, soyez aussi le mien ; mettez-moi dans ses bras, que je vous doive le bonheur de le presser au moins une fois sur mon cœur.

D. SANCHE, *à part.*

Je n'y tiens plus, toute ma fermeté m'abandonne, mon cœur est percé de mille traits.

LA COMTESSE.

Vous hésitez, vous me refusez. Eh ! bien, je saurai sans votre aide, découvrir sa retraite, je le verrai, je lui dirai votre cruel refus.

D. SANCHE.

O nature ! tu l'emportes.. Albertina... ma chère Albertina, il est devant tes yeux ce père infortuné.

LA COMTESSE *se jettant dans les bras de D. Sanche.*

Ah! mon père. . . . . . *Ils se tiennent quelques momens embrassés.*

SCÈNE XI.

Les Précédens, LE COMTE.

Le comte, en entrant sur la scène, voit la comtesse dans les bras de D. Sanche; il demeure immobile d'étonnement.

D. SANCHE.

Le ciel s'appaise enfin, puisqu'il m'accorde le bonheur d'embrasser ma fille?

LE COMTE.

Sa fille! . . . . L'ai-je bien entendu?

A la voix du comte, Albertina se retourne, s'élance vers le comte, lui prend la main, l'entraine vers D. Sanche et lui dit:

LA COMTESSE.

Venez, venez, cher Carlos, le voilà cet hermite, pour qui, sans le connaître, mon cœur m'inspirait du respect, le voilà, c'est mon père, venez partager avec moi ses tendres embrassemens. *A D. Sanche.* Et vous, mon père, bénissez mon époux. Sanctionnez un hymen que l'abandon où vous m'avez laissée, m'a forcée de contracter sans votre aveu.

D. SANCHE.

Je sais tout, ma fille, et je ne puis qu'approuver le choix que vous avez fait du Seigneur dom Carlos de la Véga.

LE COMTE.

Ah! Seigneur, dans quel moment nous êtes-vous rendu!

D. SANCHE.

Je sais que mes torts vous sont connus. Ma fille ici même, sans le vouloir, vient de m'apprendre cette affreuse vérité. J'ignore encore, par quel moyen, cette connaissance vous est parvenue. Mais, je ne veux point troubler votre bonheur, je ne veux point ternir la gloire qui vous environne. Laissez-moi retourner dans l'asile obscur qui me dérobe à tous les regards, oubliez, fuyez à jamais un pére que vous devez haïr.

LA COMTESSE.

Moi, vous haïr! vous abandonner! vous fuir! non, mon père, le caractère sacré que vous a donné la nature, obtiendra toujours mon respect et mon amour.

LE COMTE.

Non, Seigneur, vos enfans ne vous haïront point. Mais, après avoir gémi si long-tems, sur l'ignorance où nous étions de votre destinée, faut il que nous soyons à présent forcés de déplorer le malheur de la connaître.

LA COMTESSE.

Cher Carlos, n'accablez pas mon père, songez qu'il est le

vôtre. Il a bien assez des reproches qu'il se fait à lui-même, et ce n'est pas à nous qu'il appartient de le juger.

SCENE XII.

Les Précédens, PERES.

PERES *entre sur la scène d'un air èssoufflé.*

Monseigneur, . . . Monseigneur. . .

LE COMTE.

Que viens-tu nous annoncer ?

PERES.

De bonnes nouvelles, Monseigneur, . . . mais. . . . pardon, la joie m'empêche de parler. . . Gusman. . .

LE COMTE.

Eh bien! Gusman ?

PERES.

Il est innocent.

LE COMTE.

Je le sais.

PERES *d'un air étonné.*

Vous le savez ! . . Ah ! . . Mais ce n'est pas tout. . . . . . Pédrino. . . . .

LE COMTE.

Comment, Pedrino ?

PERES.

Oui, Monseigneur, Pedrino, le concierge, il est arrêté.

LE COMTE.

Pourquoi arrêté ?

PERES.

Ah! c'est un drôle de tour. Allez, Diégo l'a demandé pour être témoin contre Gusman, et point du tout, voilà Pedrino qui se rend témoin contre Diégo, il l'accuse du meurtre, et dit qu'il lui en a fait lui-même la confidence, là-dessus ils se sont disputés, se sont faits des reproches, ils ont parlé d'une correspondance. . . C'est un mic-mac qu'on n'y connait goute.

LE COMTE.

Comment sais-tu cela, toi, Pérès ? Tu n'étais pas présent sans doute à l'interrogatoire.

PERES.

Non, Monseigneur, mais, c'est le greffier qui, en sortant l'a dit à tout le monde; et ce n'est pas tout, le seigneur Diégo, il fait encore le fier, il demande à paraître devant votre excellence, il dit qu'il a bien des révélations à vous faire, mais qu'il veut auparavant que vous lui assuriez son pardon, et le seigneur Alcade m'envoye vous demander si vous voulez qu'il vous l'amène.

LE COMTE.

Non, non, point de pardon, point de grace, allez, Pérès

dites à l'Alcade qu'il fasse le devoir de sa charge, que je ne verrai point ce misérable, que je veux qu'il soit poursuivi dans toute la rigueur des lois, et qu'on nous délivre de l'horreur d'en entendre parler davantage. Allez.

PERES, *en s'en allant.*

C'est bien fait, moi je suis bien aise qu'on punisse les coquins.

SCENE XIII.

Les Précédens, à l'exception de PERES.

D. SANCHE.

La vengeance céleste va donc éclater, et foudroyer la tète des coupables! . . Ce misérable que vous nommez, Diégo, et qui malheureusement m'est trop bien connu, ne périra pas seul. . . . . . Le désir de m'acquitter d'un devoir pressant, ou plutôt l'ordre du ciel, m'a conduit en ces lieux, et j'y rencontre ma perte inévitable.

LA COMTESSE.

Que dites-vous, mon père?

D. SANCHE.

D'aprés ce que vous savez, d'aprés les détails qui me restent à vous faire, vous devez juger. . . . . *On entend du bruit dans la coulisse.*

D. SANCHE.

Mais!... qui vient nous troubler dans un moment si douloureux?... Ne souffrez pas dom Carlos... Je ne veux voir personne....

SCENE XIV et dernière.

Les précédens, D. ALPHONSE, JULIANNA, les deux ENFANS.

Angela paraît la première donnant la main à son père, et paraissant l'entraîner aprés elle. Julianna les suit en donnant aussi la main à son fils.

ANGELA.

Venez, venez, mon papa, il est ici, le voilà. (*Aussitôt que dom Sanche apperçoit dom Alphonse, il fait un geste d'effroi, se cache le visage et s'appuie sur le sein de dom Carlos, la comtesse qui voit son embarras, l'enveloppe aussi, pour le dérober à la vue d'Alphonse*).

D. ALPHONSE, *s'approchant de dom Sanche.*

Vertueux hermite, je puis donc enfin vous témoigner ma gratitude, pour le bienfait que vous avez répandu sur ma famille et sur moi. (*Dom Sanche tressaille, se détourne, et cherche à se cacher davantage*).

D. ALPHONSE.

Homme sensible et généreux, pourquoi vous dérober aux

empressemens d'une famille, dont vous avez fait cesser le malheur. Daignez jetter un regard de bonté sur vos meilleurs amis.

D. SANCHE.

Des amis !... des amis !...

D. ALPHONSE.

Oui, des amis. Doutez-vous que la reconnaissance ne vous ait à jamais acquis ce droit sur mon cœur ?

D. SANCHE.

Vous ne connaissez-pas l'homme à qui vous prodiguez ce titre sacré ! Fuyez... fuyez... retirez-vous.

D. ALPHONSE.

Que dit-il ?... Sa raison s'égare... (*Dom Sanche chancelle, le comte et la comtesse le soutiennent*).

D. ALPHONSE.

Il chancelle.... quelle terreur subite s'empare de mes sens !... Cette voix !... Non, il n'est pas possible... *avec inquiètude.* Parlez, expliquez-vous, d'où vient l'effroi que vous manifestez.

D. SANCHE, *se dégageant des bras du comte et de la comtesse, et se mettant subitement à genoux.*

Mon heure est arrivée, frappe, comte d'Axillos, ton bourreau est à tes pieds.

D. ALPHONSE, *reculant d'horreur.*

O ciel !... est-ce une illusion ! Dom Sanche ! (*Puis transporté de colère, il s'élance sur l'épée de D. Carlos, s'en empare et prêt à frapper D. Sanche, il dit*) : Malheureux ! Le ciel enfin te livre à ma vengeance.

LA COMTESSE, *se precipite au-devant de son père, elle lui fait un rempart de son corps et s'écrie.*

Alphonse, il est mon père !

D ALPHONSE.

Qui ? Vous, madame, vous auriez puisé la vie dans le sang de ce monstre ? Non, cela n'est pas possible.

LA COMTESSE.

Alphonse, il est trop vrai, son sang coule dans mes veines, il coule aussi dans les vôtres.

D. ALPHONSE.

Et c'est ce qui le rend doublement coupable, les a-t-il respectés ces liens du sang qui nous unissent, quand il a ourdi contre moi la trame la plus odieuse ? Quand impitoyablement et sans égard pour son nom, il m'a fait condamner à périr sur un échaffaud comme un traitre ? Les a-t-il respectés, en nous dévouant, moi, mon épouse et mes enfans à la honte, l'infamie, et qu'il nous a livrés a tous les tourmens qu'enfante la misère... Non, il n'est plus pour moi qu'un bonheur sur la terre, c'est celui de la vengeance.

LE COMTE.

Eh ! quoi, seigneur, verrez-vous sans pitié, votre superbe

ennemi humilié, confondu à vos pieds ? Verrez-vous sans émotion sa fille innocente, embrasser vos genoux et vous demander grâce pour son père ?

D. ALPHONSE, *avec une indignation concentrée.*

Pouvez-vous, osez-vous, seigneur, embrasser la défense d'un homme dont l'existence vous déshonore.

D. SANCHE.

Non, Alphonse, non, ne te laisses point fléchir. J'ai mérité mon sort, et je suis indigne de ton pardon.

JULIANNA, *tombant aux genoux d'Alphonse.*

O cher Alphonse, je t'en conjure à genoux, ne ternis point les vertus qui jusqu'à ce jour, ont été ton partage.

D. SANCHE.

Frappe, frappe te dis-je, j'attends sans murmurer que ta vengeance s'accomplisse. (*Les enfans se metteut à genoux, élèvent leurs mains; suppliantes vers dom Alphonse*).

ANGÉLA.

Papa, papa, pardonnez au bon hermite.

HENRI.

Il a donné de l'or à ma sœur et à moi, pour vous tirer de la misère.

ALPHONSE, *transporté de fureur.*

Le cruel ! après m'avoir trahi, déshonoré, perdu, il ne lui restait plus qu'à m'avilir en me faisant l'aumône.... Le perfide. (*Il paraît prêt à s'élancer sur dom Sanche.*

LA COMTESSE *se lève avec précipitation, retient Alphonse, saisit son bras, et lui dit avec transport*).

Seigneur, écoutez-moi, daignez entendre au moins la justification de mon père.

JULIANNA.

Ne craignez-rien, madame, je connais mon époux, il ne résistera pas à mes larmes, à celles de ces innocentes créatures que j'ai portées dans mon sein et qui lui doivent la vie. Il n'oubliera pas que sans vous, sans vos soins généreux, peut-être aujourd'hui, même j'aurais succombée à mes cruelles douleurs. Vous lui avez conservé son épouse, pourrait-il se résoudre à vous priver d'un père ?

D. SANCHE.

Par pitié, dom Alphonse, termines ces douloureux combats. Mon arrêt est prononcé, j'attends la mort, il me sera doux encore, de la recevoir de ta main.

D. ALPHONSE.

Homme cruel !... léve-toi, ce tableau déchire mon cœur.... (*Il jette au loin son épée*). Léve-toi, je te pardonne.... Levez-vous tous, ma haine est éteinte, et j'abjure à jamais toute idée de vengeance.

D. SANCHE.

Tu me pardonnes, Alphonse ! Ce sublime effort....

JULIANNA.

Est digne de mon époux.

D. ALPHONSE.

Oui, dom Sanche, je te pardonne. Je fais plus, je veux te rendre les droits que tu eûs autrefois à mon amitié, et si tu n'accordais pas une confiance entière à ma sincérité; si tu m'osais soupçonner de conserver encore des ressentimens contre toi. Il ne faudrait plus en douter, l'ingratitude dans le cœur des hommes, serait un vice inexpugnable.

Tout le monde entoure Alphonse, lui exprime par des gestes, sa reconnaissance et sa joie. Les deux enfans, placés entre Alphonse et D. Sanche, leur prennent les mains, les unissent ensemble, avec une expression qui semble dire : Vous voilà donc amis! *Chacun, d'après les sentimens dont il est affecté, prend une attitude qui forme un tableau, et termine la pièce.*

FIN.